
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
8
8 A
39

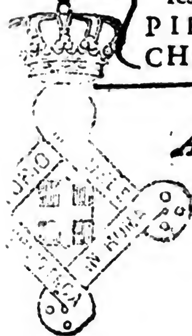
EXPLICATION DES MAXIMES DES SAINTS SUR LA VIE INTERIEURE.

Par Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC FENELON *Archevêque Duc de Cambray, Precepteur de Messeigneurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*



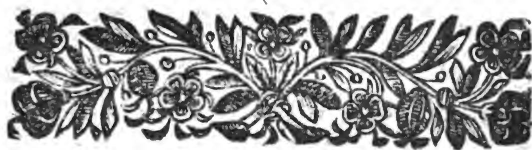
A PARIS,

Chez { PIERRE AUBOUIN, Libraire de Messeigneurs les Enfans de France. PIERRE EMERY, CHARLES CLOUSIER. } Quay des Augustins, prés l'Hôtel de Luynes, à l'Ecu de France, & à la Croix d'Or.

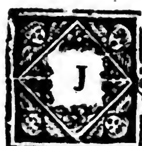


M. DC. XCVII.

Avec Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT.

'A y toûjours crû qu'il falloit parler & écrire le plus ſobrement qu'on pourroit ſur les voyes interieures. Quoiqu'elles ne renferment rien qui ne ſoit manifeſtement conforme à la regle immuable de la foi & des mœurs evangeliques, il me paroît neanmoins que cette matiere demande une eſpece de ſecret.

Le commun des Lecteurs n'eſt point preparé pour faire avec fruit de ſi fortes lectures. C'eſt expoſer ce qu'il y a de plus pur & de plus ſublime dans la Religion à la dériſion des eſprits profanes, aux yeux deſquels le myſtere de J. C crucifié eſt déja un ſcandale & une folie. C'eſt mettre entre les mains des hommes les moins recueillis & les moins experimentez le ſecret ineffable de DIEU dans les cœurs, & ces hommes ne ſont capables ni de s'en inſtruire, ni de s'en édifier.

D'un autre côté c'eſt tendre à toutes les Ames credules & indiſcrettes un piége pour les faire tomber dans l'illuſion ; car elles s'imaginent bien tôt être dans tous les états qui ſont repreſentez dans les livres : par là elles deviennent viſionnaires & indociles ; au lieu que ſi on les tenoit dans l'ignorance de tous les états qui ſont au deſſus du leur, elles ne pourroient entrer dans les voyes d'amour deſintereſſé & de contemplation, que par le ſeul attrait de la grace, ſans

que leur imagination échauffée par des lectures y eût aucune part. Voilà ce qui m'a persuadé qu'il falloit garder autant qu'on le pourroit le silence sur cette matiere, de peur d'exciter trop la curiosité du public, qui n'a ni l'experience ni la lumiere de grace necessaire pour examiner les ouvrages des Saints. Car l'homme animal ne peut ni discerner ni goûter les choses de Dieu telles que sont les voyes interieures. Mais puisque cette curiosité est devenuë universelle depuis quelque

tems, je croi qu'il eſt auſſi neceſſaire de parler, qu'il eût été à ſoûhaitter de ſe taire.

Je me propoſe dans cet Ouvrage d'expliquer les experiences & les expreſſions des Saints, pour empêcher qu'ils ne ſoient expoſez à la dériſion des impies. En même tems je veux éclaircir aux Myſtiques le veritable ſens de ces ſaints Auteurs, afin qu'ils connoiſſent la juſte valeur de leurs expreſſions. Quand je parle des ſaints Auteurs, je me borne à ceux qui ſont ca-

nonisez, ou dont la memoire est en bonne odeur dans toute l'Eglise, & dont les écrits ont été solemnellement approuvez aprés beaucoup de contradictions. Je ne parle que des Saints qui ont été canonisez ou admirez de toute l'Eglise, pour avoir pratiqué & fait pratiquer au prochain le genre de spiritualité qui est répandu dans tous leurs écrits. Sans doute il n'est pas permis de rejetter de tels Auteurs, ni de les accuser d'avoir innové contre la Tradition.

Je veux montrer combien ces ſaints Auteurs ſont éloignez de bleſſer le dogme de la Foi, & de favoriſer l'illuſion. Je veux montrer aux Myſtiques que je n'affoiblis rien de tout ce qui eſt autoriſé par les experiences & par les maximes de ces Auteurs qui ſont nos modelles. Je veux les engager par là à me croire quand je leur ferai voir les bornes préciſes que ces mêmes Saints nous ont marqué, & au delà deſquelles il n'eſt jamais permis d'aller. Les Myſtiques à qui je parle ne

ſont ni des fanatiques, ni des hypocrites qui cachent ſous des termes de perfection le myſtere d'iniquité. A Dieu ne plaiſe que j'adreſſe la parole de verité à ces hommes qui ne portent point le myſtere de la Foy dans une conſcience pure : ils ne meritent qu'indignation & horreur. Je parle aux Myſtiques ſimples, ingenus & dociles. Ils doivent ſçavoir que l'illuſion a toûjours ſuivi de prés les voyes les plus parfaites. Dés l'origine du Chriſtianiſme les faux Gnoſtiques hommes

execrables voulurent se confondre avec les vrais Gnostiques qui étoient les Contemplatifs & les plus parfaits d'entre les Chrêtiens. Les Beguards ont imité faussement les Contemplatifs de ces derniers siecles, tels que S. Bernard, Richard & Hugues de saint Victor. Bellarmin remarque que les expressions des Auteurs Mystiques ont été souvent critiquées sur des équivoques. *Il arrive d'ordinaire*, dit-il, *à ceux qui écrivent de la Theologie mystique, que leurs expressions*

Bell. de Script. Eccles.

ſont blâmées par les uns & loüées par les autres, parce qu'elles ne ſont pas priſes par tout le monde dans le même ſens. Le Cardinal Bona dit auſſi, que *ceux qui ſont dans la Contemplation paſſive ſont les moins habiles pour s'exprimer, mais les plus excellens dans la pratique & dans l'experience.* En effet rien n'eſt ſi difficile que de faire bien entendre des états qui conſiſtent en des operations ſi ſimples, ſi délicates, ſi abſtraites des ſens, & de mettre toûjours en chaque endroit tous les correctifs

Compend.

neceſſaires pour prévenir l'illuſion, & pour expliquer en rigueur le Dogme Theologique. Voilà ce qui a ſcandalisé une partie des Lecteurs qui ont lû les Livres des Myſtiques, & qui a jetté dans l'illuſion pluſieurs autres de ces Lecteurs. Pendant que l'Eſpagne étoit remplie dans le ſiecle paſſé de tant de Saints d'une grace merveilleuſe, les Illuminez furent découverts dans l'Andalouſie, & rendirent ſuſpects les plus grands Saints. Alors Sainte Thereſe, Balthaſar Alvarez, & le

Bien-heureux Jean de la Croix eurent beſoin de ſe juſtifier. Rusbrok que Bellarmin appelle un grand Contemplatif & Taulere cet homme Apoſtolique ſi celebre dans toute l'Allemagne ont été défendus, l'un par Denis le Chartreux, & l'autre par Bloſius. Saint François de Sales n'a pas été exemt de contradiction; & les Critiques n'ont point ſçû connoître combien il joint une Theologie exacte & préciſe avec une lumiere de grace qui eſt tres-eminente. Il a fallu une apolo-

gie au ſaint Cardinal de Berulle. Ainſi la paille a ſouvent obſcurci le bon grain, & les plus purs Auteurs de la Vie interieure ont beſoin d'explication, de crainte que des expreſſions priſes dans un mauvais ſens n'alteraſſent la pure doctrine.

Ces exemples doivent rendre les Myſtiques ſobres & retenus. S'ils ſont humbles & dociles, ils doivent laiſſer aux Paſteurs de l'Egliſe non ſeulement la déciſion abſoluë ſur la Doctrine, mais encore le choix de tous les termes dont il eſt à propos

de ſe ſervir. Saint Paul ne veut jamais manger de viande plûtoſt que de ſcandaliſer le moindre de ſes freres pour qui Jeſus Chriſt eſt mort. Comment pourrions nous donc être attachez à quelque expreſſion dés qu'elle ſcandaliſe quelque ame infirme ? Que les Myſtiques levent donc toute équivoque, puis qu'ils apprennent qu'on a abuſé de leurs termes pour corrompre ce qu'il y a de plus ſaint : que ceux qui ont parlé ſans précaution d'une maniere impropre & exagerée s'expli-

quent & ne laissent rien à desirer pour l'edification de l'Eglise : que ceux qui se sont trompez pour le fonds de la Doctrine ne se contentent pas de condamner l'erreur, mais qu'ils avouent de l'avoir cruë ; qu'ils rendent gloire à Dieu ; qu'ils n'ayent aucune honte d'avoir erré ce qui est le partage naturel de l'homme ; & qu'ils confessent humblement leurs erreurs, puis qu'elles ne seront plus leurs erreurs dés qu'elles seront humblement confessées. C'est pour demesler le vrai

d'avec le faux dans une matiere ſi delicate & ſi importante que deux grands Prelats ont donné au public trente quatre propoſitions qui contiennent en ſubſtance toute la Doctrine des voyes interieures ; Et je ne prétends dans cet Ouvrage qu'en expliquer les principes avec plus d'étenduë.

Toutes les voyes interieures tendent à l'amour pur ou deſintereſſé. Cet amour pur eſt le plus haut degré de la perfection Chrétienne. Il eſt le terme de toutes les voyes que les Saints

Saints ont connu. Quiconque n'admet rien au delà est dans les bornes de la tradition. Quiconque passe cette borne est déja égaré. Si quelqu'un doute de la verité & de la perfection de cet amour, j'offre de lui en montrer une tradition universelle & évidente depuis les Apôtres jusques à saint François de Sales sans aucune interruption, & je donnerai là dessus au public quand on le desirera un recueil de tous les passages des Peres, des Docteurs de l'Ecole, & des saints Mysti-

ques qui parlent unanimement. On verra dans ce recueil que les anciens Peres ont parlé aussi fortement que saint François de Sales, & qu'ils ont fait pour le desinteressement de l'amour les mêmes suppositions sur le salut, dont les Critiques dédaigneux se moquent tant quand ils les trouvent dans les Saints des derniers siecles. Saint Augustin même que quelques personnes ont crû opposé à cette doctrine ne l'enseigne pas moins que les autres. Il est vrai qu'il est capital de bien expliquer ce

pur Amour, & de marquer précisément les bornes au delà desquelles son desinteressement ne peut jamais aller. Son desinteressement ne peut jamais exclure la volonté d'aimer Dieu sans bornes ni pour le degré, ni pour la durée de l'amour; il ne peut jamais exclure la conformité au bon plaisir de Dieu qui veut nôtre salut, & qui veut que nous le voulions avec lui pour sa gloire. Cet amour desinteressé toûjours inviolablement attaché à la Loi écrite fait tous les mêmes actes

& exerce toutes les mêmes vertus diſtinctes que l'amour intereſſé, avec cette unique difference qu'il les exerce d'une maniere ſimple, paiſible, & degagée de tout motif de propre intereſt.

La ſainte Indifference ſi louée par ſaint François de Sales n'eſt que le deſintereſſement de cet amour qui eſt toûjours indifferent & ſans volonté intereſſée pour ſoi même, mais toûjours déterminé & voulant poſitivement tout ce que Dieu nous fait vouloir par ſa Loi

écrite & par l'attrait de sa grace.

Pour parvenir à cet état il faut purifier l'amour, & toutes les épreuves interieures ne sont que sa purification. La Contemplation même la plus passive n'est que l'exercice paisible & uniforme de ce pur amour. On ne passe insensiblement de la meditation où l'on fait des actes methodiques & discursifs, à la Contemplation dont les actes sont simples & directs, qu'à mesure qu'on passe de l'amour interessé au desinteressé. L'é-

tat paſſif & la transformation avec les nopces ſpirituelles & l'union eſſentielle ou immediate ne ſont que l'entiere pureté de cet amour, dont l'état eſt habituel en un tres petit nombre d'ames, ſans être jamais ni invariable, ni exempt de fautes venielles. Quand je parle de tous ces differents degrez dont les noms ſont ſi peu connus du commun des Fidelles, je ne le fais qu'à cauſe qu'ils ſont conſacrez par l'uſage d'un grand nombre de Saints approuvez par l'Egliſe, & qui ont

expliqué par ces termes leurs experiences. Deplus je ne les rapporte que pour les expliquer avec la plus rigoureuſe precaution. Enfin toutes les voyes interieures aboutiſſent au pur amour comme à leur terme, & le plus haut de tous les degrez dans le pelerinage de cette vie eſt l'état habituel de cet amour. Il eſt le fondement & le comble de tout l'edifice. Rien ne ſeroit plus temeraire que de combattre la pureté de cet amour ſi digne de la perfection de nôtre Dieu à qui tout eſt

dû, & de sa jalousie qui est un feu consumant. Mais aussi rien ne seroit plus temeraire que de vouloir par un rafinement chimerique ôter à cet amour la réalité de ses actes dans la pratique des vertus distinctes. Enfin il ne seroit ni moins temeraire ni moins dangereux de mettre la perfection des voyes interieures dans quelque état mysterieux au delà de ce terme fixe d'un état habituel de pur amour.

C'est pour prevenir tous ces inconveniens que je me propose de traiter dans cet

Ouvrage toute la matiere par articles rangez ſuivant les divers degrez que les Myſtiques nous ont marqué dans la vie ſpirituelle. Chaque article aura deux parties. La premiere ſera la vraye que j'approuverai, & qui renfermera tout ce qui eſt autoriſé par l'experience des Saints, & reduit à la doctrine ſaine du pur Amour. La ſeconde partie ſera la fauſſe, où j'expliquerai l'endroit précis dans lequel le danger de l'illuſion commence. En rapportant ainſi dans chaque article ce

qui eſt exceſſif, je le qualifierai & je le condamnerai dans toute la rigueur Theologique.

Ainſi mes articles ſeront dans leur premiere partie un recueil de definitions exactes ſur les expreſſions des Saints pour les reduire toutes à un ſens inconteſtable qui ne puiſſe plus faire aucune équivoque, ni allarmer les ames les plus timorées. Ce ſera une eſpece de dictionnaire par définitions pour ſçavoir la valeur préciſe de chaque terme. Ces definitions raſſemblées

formeront un ſyſtême ſimple & complet de toutes les voyes interieures qui aura une parfaite unité, puis que tout s'y réduira clairement à l'exercice du pur amour auſſi fortement enſeigné par tous les anciens Peres, que par les Saints les plus recens.

D'un autre côté la ſeconde partie de mes articles montrera toute la ſuite des faux principes qui peuvent former l'illuſion la plus dangereuſe contre la Foi & contre les mœurs ſous une apparence de perfection.

En chaque article je tâcherai de marquer où commence l'équivoque, & de censurer tout ce qui est mauvais, sans affoiblir jamais en rien tout ce que l'experience des Saints autorise. Les Mystiques s'ils veulent m'écouter sans prevention verront bien que je les entends, & que je prends leurs expressions dans la juste étenduë de leur sens veritable. Je leur laisse même à juger si je n'explique pas leurs maximes avec plus d'exactitude que la pluspart d'entre eux n'ont pû jus-

qu'ici les expliquer, parce que je me ſuis principalement appliqué à reduire leurs expreſſions à des idées claires, préciſes, & autoriſées par la Tradition, ſans affoiblir le fonds des choſes. Tous les Myſtiques qui n'aiment que la verité & l'édification de l'Egliſe, doivent être ſatisfaits de ce plan. J'aurois pû y joindre une quantité prodigieuſe de Paſſages formels des plus anciens Peres auſſi bien que des Docteurs de l'Ecole & des Saints Myſtiques; mais cette entrepriſe me

jettoit dans une longueur & dans des repetitions innombrables qui m'ont épouventé pour le Lecteur. C'eſt ce qui me fait ſupprimer ce recueil de Paſſages déja rangez dans leur ordre. Pour épargner la peine du Lecteur je ſuppoſe d'abord cette Tradition conſtante & deciſive, & je me borne à montrer un ſyſtême clair & ſuivi dans des définitions Theologiques. La ſécheresſſe de cette methode me paroît un inconvenient tres fâcheux, mais moindre que celui d'une

longueur accablante.

Il ne me reſte qu'à executer ce plan, que je viens d'expliquer. J'en attends la force non de moi, mais de Dieu qui ſe plaît à ſe ſervir du plus vil & du plus indigne inſtrument. Ma doctrine ne doit point être ma doctrine, mais celle de Jeſus Chriſt qui envoye les Paſteurs. Malheur à moi ſi je diſois quelque choſe de moi même. Malheur à moi ſi dans la fonction d'inſtruire les autres, je n'eſtois moi même le plus docile & le plus ſoûmis des enfans de l'E-

glise Catholique, Apostolique & Romaine.

Je commencerai l'execution de ce plan par une exposition simple des divers sens qu'on peut donner au nom d'amour de Dieu, pour faire entendre nettement & precisément l'état des questions en cette matiere ; aprés quoi le Lecteur trouvera mes articles qui approuvent le vrai & condamnent le faux sur chaque point des voyes interieures.

Extrait



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roi données à Paris le 17. Decembre 1696. Signées DE S. HILAIRE : Il est permis à Messire François de Salignac Fenelon Archevêque Duc de Cambray, Precepteur de Messeigneurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry, de faire imprimer par tel Libraire qu'il voudra choisir, le Livre qu'il a composé, intitulé *Explication des Maximes des Saints sur la Vie Interieure* ; & ce pendant le temps & espace de huit années entieres & consecutives, à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premie-

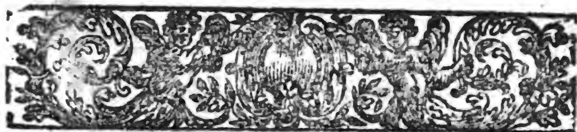
re fois, avec défenſes à toutes perſonnes d'en vendre d'autre impreſſion, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amendes, & de tous dépens, dommages & intereſts.

Mondit Seigneur Archevêque a cedé ſon droit de Privilege à Pierre Auboüyn, Libraire de Meſſeigneurs les Enfans de France, qui en a fait part à Pierre Emery, & Charles Clouſier, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le 16. Janvier 1697. Signé P. AUBOUYN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 25. Janvier 1697.

EXPOSITION



EXPOSITION DES DIVERS AMOURS DONT ON PEUT AIMER DIEU.

I. ON peut aimer Dieu, non pour lui, mais pour les biens diſtinguez de lui, qui dépendent de ſa puiſſance, & qu'on eſpere en obtenir. Tel étoit l'amour des Juifs charnels, qui obſervoient la Loy, pour être recompenſez par la roſée du Ciel, & par la fertilité de la terre. Cet amour

n'eſt ni chaſte, ni filial, mais purement ſervile. A parler exactement, ce n'eſt pas aimer Dieu; c'eſt s'aimer ſoi-même, & rechercher uniquement pour ſoi, non Dieu, mais ce qui vient de lui.

2. On peut, quand on a la foi, n'avoir aucun degré de charité. On ſçait que Dieu eſt nôtre unique beatitude; c'eſt-à-dire le ſeul objet, dont la vûë peut nous rendre bienheureux. Si en cet état on aimoit Dieu, comme le ſeul inſtrument propre à nôtre bonheur, & par l'impuiſſance de trouver nôtre bonheur en aucun autre objet: ſi on regardoit Dieu comme un moyen de felicité, qu'on rapporteroit uniquement à ſoi comme fin derniere, cet amour ſeroit plû-

tost un amour de ſoi, qu'un amour de Dieu : du moins il ſeroit contraire à l'ordre ; car il rapporteroit Dieu en le regardant comme objet, ou inſtrument de nôtre felicité, à nous & à nôtre felicité propre. Quoique cet amour ne nous fît point chercher d'autre recompenſe que Dieu ſeul, il ſeroit neanmoins purement mercenaire, & de pure concupiſcence. *L'ame*, comme dit ſaint François de Sales, *qui n'aimeroit Dieu que pour l'amour d'elle-même, établiſſant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en ſa propre commodité, helas! elle commettroit un extrême ſacrilege.... L'ame qui n'aime Dieu que pour l'amour d'elle-même, elle s'aime comme elle devroit aimer Dieu; & elle aime Dieu, comme elle*

Amour de Dieu. l. 2. c. 17.

devroit s'aimer elle-même. C'est comme qui diroit : L'amour que je me porte, est la fin pour laquelle j'aime Dieu ; en sorte que l'amour de Dieu soit dépendant, subalterne, & inferieur à l'amour propre.... Ce qui est une impieté nonpareille.

3. On peut aimer Dieu d'un amour qu'on nomme d'esperance. Il n'est pas entierement interessé, car il est mélangé d'un commencement d'amour de Dieu pour lui-même. Mais le motif de nôtre propre interest est son motif principal & dominant. Saint François de Sales parle ainsi de cet amour.

Amour de Dieu, l. 2. c. 17. *Je ne dis pas toutefois qu'il revienne tellement à nous, qu'il nous fasse aimer Dieu seulement pour l'amour de nous.... Il y a bien de la difference entre cette*

parole : J'aime Dieu pour le bien que j'en attens ; & celle-cy : Je n'aime Dieu que pour le bien que j'en attens. Cet amour d'esperance est nommé tel, parce que le motif de l'interest propre y est encore dominant : C'est un commencement de conversion à Dieu ; mais ce n'est pas encore la veritable justice. C'est de cet amour d'esperance dont S. François de Sales a parlé ainsi : *Le souverain amour n'est qu'en la charité ; mais en l'esperance l'amour est imparfait, parce qu'il ne tend pas en la bonté infinie, entant qu'elle est telle en elle-même ; ains entant qu'elle nous est telle... Quoiqu'en verité nul par ce seul amour ne puisse ni observer les Commandemens de Dieu, ni avoir la vie éternelle.*

Amour de Dieu. l.2, c.17.

4. Il y a un amour de charité, qui eſt encore mélangé de quelque reſte d'intereſt propre, mais qui eſt le veritable amour juſtifiant; parce que le motif déſintereſſé y domine. C'eſt celui dont S. François de Sales parle dans l'endroit ci-deſſus rapporté : *Le ſouverain amour n'eſt qu'en la charité.* Cet amour cherche Dieu pour lui-même, & le préfere à tout ſans aucune exception.

Ce n'eſt que par cette préference qu'il eſt capable de nous juſtifier. Il ne préfere pas moins Dieu & ſa gloire, à nous & à nos intereſts, qu'à toutes les creatures qui ſont hors de nous. En voici la raiſon : C'eſt que nous ne ſommes pas moins des creatures viles, & indignes d'entrer en comparaiſon avec

Dieu, que le reste des êtres créez. Dieu qui ne nous a pas fait pour les autres creatures, ne nous a point fait non plus pour nous-mêmes, mais pour lui seul.

Il n'est pas moins jaloux de nous, que des autres objets exterieurs que nous pouvons aimer. A proprement parler, l'unique chose dont il est jaloux en nous, c'est nous-mêmes; car il voit clairement que c'est nous-mêmes que nous sommes tentez d'aimer dans la jouïssance de tous les objets exterieurs. Il est incapable de se tromper dans sa jalousie. C'est l'amour de nous-mêmes, auquel se reduisent toutes nos affections. Tout ce qui ne vient pas du principe de la charité, comme S. Augustin le dit si

ſouvent, vient de la cupidité. Ainſi c'eſt cet amour, unique racine de tous les vices, que la jalouſie de Dieu attaque préciſément en nous. Tandis que nous n'avons encore qu'un amour d'eſperance, où l'intereſt propre domine ſur l'intereſt de la gloire de Dieu, une ame n'eſt point encore juſte. Mais quand l'amour deſintéreſſé ou de charité commence à prévaloir ſur le motif de l'intereſt propre, alors l'ame qui aime Dieu, eſt veritablement aimée de lui. Cette charité veritable n'eſt pourtant pas encore toute pure, c'eſt-à-dire ſans aucun mélange: mais l'amour de charité prévalant ſur le motif intereſſé de l'eſperance, on nomme cet état un état de charité. L'ame aime alors Dieu pour

lui & pour ſoi ; mais en ſorte qu'elle aime principalement la gloire de Dieu, & qu'elle n'y cherche ſon bonheur propre, que comme un moyen qu'elle rapporte, & qu'elle ſubordonne à la fin derniere, qui eſt la gloire de ſon Createur. Il n'eſt pas neceſſaire que cette préference de Dieu & de ſa gloire, à nous & à nos intereſts, ſoit toûjours explicite dans l'ame juſte. La foi nous aſſure que la gloire de Dieu & nôtre felicité ſont inſeparables. Il ſuffit que cette préference ſi juſte & ſi neceſſaire ſoit réelle, mais implicite, pour les occaſions communes de la vie. Il n'eſt neceſſaire qu'elle devienne explicite, que dans les occaſions extraordinaires, où Dieu voudroit nous éprouver pour nous

purifier. Alors il nous donneroit, à proportion de l'épreuve, la lumiere & le courage pour la porter, & pour developper dans nos cœurs cette préference. Hors de là il seroit dangereux de la chercher scrupuleusement dans le fonds de nos cœurs.

5. On peut aimer Dieu d'un amour qui est une charité pure, & sans aucun mélange du motif de l'interest propre. Alors on aime Dieu au milieu des peines, de maniere qu'on ne l'aimeroit pas davantage, quand même il combleroit l'ame de consolation. Ni la crainte des châtimens, ni le desir des recompenses, n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu, ni pour le merite, ni pour la perfection;

ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. On l'aimeroit autant, quand même par ſuppoſition impoſſible, il devroit ignorer qu'on l'aime, ou qu'il voudroit rendre eternellement malheureux ceux qui l'auroient aimé. On l'aime néanmoins comme ſouveraine & infaillible beatitude de ceux qui lui ſont fideles ; on l'aime comme nôtre bien perſonnel, comme nôtre recompenſe promiſe, comme nôtre tout. Mais on ne l'aime plus par ce motif précis de nôtre bonheur, & de nôtre recompenſe propre. C'eſt ce que S. François de Sales a exprimé avec la plus exacte préciſion, par ces paroles : *C'eſt choſe bien diverſe de dire : J'aime Dieu pour moy ; & de dire : J'aime Dieu pour l'amour de* Amour de Dieu. l. 2. c. 17.

moy.... L'une est une sainte affection de l'épouse.... L'autre est une impieté, &c. Il parle encore ainsi ailleurs : *La pureté de l'amour consiste à ne vouloir rien pour soy, à n'envisager que le bon plaisir de Dieu, pour lequel on seroit prest à préferer les peines éternelles à la gloire.* L'ame desintéressée dans la pure charité, attend, desire, espere Dieu, comme son bien, comme sa recompense, comme ce qui lui est promis, & qui est tout pour elle. Elle le veut pour soi, mais non pour l'amour de soi. Elle le veut pour soi, afin de se conformer au bon plaisir de Dieu, qui le veut pour elle. Mais elle ne le veut point pour l'amour de soi, parce que ce n'est plus le motif de son propre interest qui l'excite.

Tel eſt le pur & parfait amour, qui fait les mêmes actes de toutes les mêmes vertus que l'amour mélangé ; avec cette unique difference, qu'il chaſſe la crainte auſſi-bien que toutes les inquietudes, & qu'il eſt même exempt des empreſſemens de l'amour intereſſé.

Au reſte, je declare que pour éviter toute équivoque, dans une matiere où il eſt ſi dangereux d'en faire, & ſi difficile de n'en faire aucune ; j'obſerverai toûjours exactement les noms que je vais donner à ces cinq ſortes d'amour, pour les mieux diſtinguer.

1. L'amour des Juifs charnels, pour les dons de Dieu diſtinguez de lui, & non pour lui-même, peut être nommé

l'amour purement ſervile. Mais comme nous n'aurons aucun beſoin d'en parler, je n'en dirai rien dans cet Ouvrage.

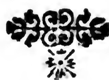
2. L'amour, par lequel l'on n'aime Dieu, que comme le moyen ou l'inſtrument unique de felicité, que l'on rapporte abſolument à ſoi, comme fin derniere, peut être nommé l'amour de pure concupiſcence.

3. L'amour, dans lequel le motif de nôtre propre bonheur prévaut encore ſur celui de la gloire de Dieu, eſt nommé l'amour d'eſperance.

4. L'amour, ou la charité eſt encore mélangée d'un motif d'intereſt propre, rapporté & ſubordonné au motif principal, & à la fin derniere, qui eſt la pure gloire de Dieu, devroit

être nommé, l'amour de charité mélangée. Mais comme nous aurons beſoin à tout moment d'oppoſer cet amour à celui qu'on appelle pur ou entierement deſintereſſé, je ſerai obligé de donner à cet amour mélangé, le nom d'amour intereſſé ; parce qu'en effet il eſt encore mélangé d'un reſte d'intereſt propre, quoiqu'il ſoit un amour de préference de Dieu à ſoi.

5. L'amour pour Dieu ſeul, conſideré en lui-même & ſans aucun mélange de motif intereſſé ni de crainte ni d'eſperance, eſt le pur amour, ou la parfaite charité.



ARTICLES.

ARTICLE I. VRAI.

L'Amour de pure concupiſcence, ou entierement mercenaire, par lequel on ne deſireroit que Dieu, mais Dieu pour le ſeul intereſt de ſon propre bonheur, & parce qu'on croiroit trouver en lui le ſeul inſtrument propre à nôtre felicité, ſeroit un amour indigne de Dieu. On l'aimeroit comme un avare aime ſon argent, ou comme un voluptueux aime ce qui fait ſon plaiſir; en ſorte qu'on rapporteroit uniquement Dieu à ſoi, comme le moyen à la fin. Ce renverſement de l'ordre ſeroit, ſuivant

ſuivant S. François de Sales, *Un amour ſacrilege, & une impieté nompareille.* Mais cet amour de pure concupiſcence, ou entierement mercenaire, ne doit jamais être confondu avec l'amour que les Theologiens nomment de préference, qui eſt un amour de Dieu, mélangé de nôtre intereſt propre, & dans lequel nôtre propre intereſt ſe trouve toûjours ſubordonné à la fin principale, qui eſt la gloire de Dieu. L'amour de pure concupiſcence, ou purement mercenaire, eſt plûtoſt un amour de ſoi-même, qu'un amour de Dieu. Il peut bien préparer à la juſtice, en ce qu'il fait le contrepoids de nos paſſions, & nous rend prudens, pour connoître où eſt le veritable bien : mais il eſt con-

Amour de Dieu. l. 2. c. 17.

tre l'ordre essentiel de la creature, & il ne peut être un commencement réel de veritable justice interieure. Au contraire, l'amour de préference, quoiqu'interessé, peut justifier une ame, pourvû que l'interest propre y soit rapporté, & subordonné à l'amour de Dieu dominant, & que sa gloire soit la fin principale; en sorte que nous ne préferions pas moins sincérement Dieu à nous-mêmes, qu'à tout le reste des creatures. Cette préference ne doit pas néanmoins être toûjours explicite, pourvû qu'elle soit réelle : car Dieu qui connoist la bouë dont il nous a païtris, & qui a pitié de ses enfans, ne leur demande une préference distincte & developpée, que dans les cas où il leur don-

ne par sa grace le courage de porter les épreuves, où cette préference a besoin d'être explicite.

Parler ainsi, c'est parler sans s'éloigner en rien de la doctrine du saint Concile de Trente, qui a declaré contre les Protestans, que l'amour de préference, dans lequel le motif de la gloire de Dieu est le motif principal, auquel celui de nôtre interest propre est rapporté & subordonné, n'est point un peché. Il condamne ceux qui assurent, *que les Justes pechent dans toutes leurs œuvres, si outre le desir principal que Dieu soit glorifié, ils envisagent aussi la recompense éternelle, pour exciter leur paresse, & pour s'encourager à courir dans la carriere.* C'est parler comme S. François de Sess. 6. Chap. 11.

Sales, & comme toute l'école ſuivie par les Myſtiques.

ARTICLE I. FAUX.

Tout amour intereſſé, ou mélangé d'intereſt propre ſur nôtre bonheur éternel, quoique rapporté & ſubordonné au motif principal de la gloire de Dieu, eſt un amour indigne de lui, dont les ames ont beſoin de ſe purifier comme d'une veritable ſouillure ou peché. On ne peut pas même ſe ſervir de l'amour de pure concupiſcence, ou purement mercenaire, pour préparer les ames pechereſſes à leur converſion, en ſuſpendant parlà leurs paſſions & leurs habitudes, pour les mettre en état d'écouter tranquillement les paroles de la Foy.

Parler ainsi, c'est contredire la décision formelle du saint Concile de Trente, qui declare que l'amour mélangé, où le motif de la gloire de Dieu domine, n'est point un peché. De plus, c'est contredire l'experience de tous les saints Pasteurs, qui voient souvent les conversions solides préparées par l'amour de concupiscence & par la crainte purement servile.

ARTICLE II. VRAI.

IL y a trois divers degrez, ou trois états habituels de Justes sur la terre. Les premiers ont un amour de préference pour Dieu, puisqu'ils sont justes; mais cet amour,



quoique principal & dominant, est encore mélangé de crainte pour leur interest propre. Les seconds sont à plus forte raison dans un amour de préference: mais cet amour, quoique principal & dominant, est encore mélangé d'esperance pour leur interest, entant que propre. C'est pourquoi Saint François de Sales dit que *la sainte resignation a encore des desirs propres, mais soûmis.* Ces deux amours sont renfermez dans le quatriéme, que j'ai appellé amour interessé dans mes definitions.

Amour de Dieu, l. 9.

V. pag. 14.

Les troisiémes, incomparablement plus parfaits que les deux autres sortes de justes, ont un amour pleinement desinteressé, qui a été nommé pur, pour faire entendre qu'il

eſt ſans mélange d'aucun autre motif, que celui d'aimer uniquement en elle-même & pour elle-même, la ſouveraine beauté de Dieu. C'eſt ce que tous les Anciens ont exprimé, en diſant qu'il y a trois états: le premier eſt des juſtes qui craignent encore par un reſte d'eſprit d'*eſclavage*. Le ſecond eſt de ceux qui eſperent encore pour leur propre intereſt, par un reſte d'eſprit *mercenaire*. Le troiſiéme eſt de ceux qui meritent d'être nommez *les enfans*, parce qu'ils aiment le Pere ſans aucun motif intereſſé, ni d'eſperance ni de crainte. C'eſt ce que les Auteurs des derniers ſiecles ont exprimé préciſément de même ſous d'autres noms équivalans. Ils en ont fait trois états. Le pre-

mier eſt la Vie purgative, où l'on combat les vices par un amour mélangé d'un motif intereſſé de crainte ſur les peines éternelles. Le ſecond eſt la Vie illuminative, où l'on acquiert les vertus ferventes, par un amour encore mélangé d'un motif intereſſé pour la beatitude celeſte. Enfin, le troiſiéme eſt la Vie contemplative, ou unitive, dans laquelle on demeure uni à Dieu par l'exercice paiſible du pur amour. Dans ce dernier état on ne perd jamais, ni la crainte filiale, ni l'eſperance des enfans de Dieu, quoiqu'on perde tout motif intereſſé de crainte & d'eſperance.

La crainte ſe perfectionne en ſe purifiant, elle devient une delicateſſe de l'amour, & une reve-

reverence filiale qui eſt paiſible. Alors c'eſt la crainte chaſte qui demeure au ſiecle des ſiecles. De même, l'eſperance loin de ſe perdre, ſe perfectionne par la pureté de l'amour. Alors c'eſt un deſir réel & une attente ſincere de l'accompliſſement des promeſſes, non ſeulement en general & d'une maniere abſoluë, mais encore de l'accompliſſement des promeſſes en nous & pour nous, ſuivant le bon plaiſir de Dieu; mais par ce motif unique de ſon bon plaiſir, ſans y mêler celui de nôtre intereſt propre. Ce pur amour ne ſe contente pas de ne vouloir point de recompenſe qui ne ſoit Dieu même. Tout mercenaire purement mercenaire, qui auroit une foi diſtincte des veri-

tez revelées, pourroit ne vouloir point d'autre recompenſe que Dieu ſeul, parce qu'il le connoîtroit clairement comme un bien infini, & comme étant luy ſeul ſa veritable recompenſe ou l'unique inſtrument de ſa felicité. Ce mercenaire ne voudroit dans la vie future que Dieu ſeul; mais il voudroit Dieu comme beatitude objective ou objet de ſa beatitude, pour le rapporter à ſa beatitude formelle, c'eſt-à-dire à ſoi même qu'il voudroit rendre bien-heureux, & dont il feroit ſa derniere fin. Au contraire, celui qui aime du pur amour ſans aucun mélange d'intereſt propre, n'eſt plus excité par le motif de ſon intereſt. Il ne veut la beatitude pour ſoi, qu'à cauſe qu'il

ſçait que Dieu la veut, & qu'il veut que chacun de nous la veüille pour ſa gloire. Si par un cas qui eſt impoſſible à cauſe des promeſſes purement gratuites, Dieu vouloit anéantir les ames des Juſtes au moment de leur mort corporelle, ou bien les priver de ſa vûë, & les tenir éternellement dans les tentations & les miſeres de cette vie, comme ſaint Auguſtin le ſuppoſe, ou bien leur faire ſouffrir loin de lui toutes les peines de l'enfer pendant toute l'éternité, comme ſaint Chryſoſtome le ſuppoſe aprés ſaint Clement; les ames qui ſont dans ce troiſiéme état du pur amour, ne l'aimeroient ni ne le ſerviroient pas avec moins de fidelité. Encore une fois, il eſt vray que

cette ſuppoſition eſt impoſſible à cauſe des promeſſes, parce que Dieu s'eſt donné à nous comme remunerateur: nous ne pouvons plus ſeparer nôtre beatitude de Dieu aimé avec la perſeverance finale: mais les choſes qui ne peuvent être ſeparées du côté de l'objet, peuvent l'être tres réellement du côté des motifs. Dieu ne peut manquer d'être la beatitude de l'ame fidelle; mais elle peut l'aimer avec un tel deſintereſſement, que cette veuë de Dieu beatifiant n'augmente en rien l'amour qu'elle a pour lui ſans penſer à ſoi, & qu'elle l'aimeroit tout autant s'il ne devoit jamais être ſa beatitude. Dire que cette préciſion de motifs eſt une vaine ſubtilité, ce ſe-

roit ignorer la jalousie de Dieu & celle des Saints contr'eux mêmes : c'est traitter de vaine subtilité la délicatesse & la perfection du pur amour, que la tradition de tous les siecles a mis dans cette précision de motifs.

Parler ainsi, c'est parler précisément comme toute la tradition generale du Christianisme, depuis les plus anciens Peres jusques à S. Bernard ; comme tous les plus celebres Docteurs de l'Ecole ; depuis S. Thomas jusques à ceux de nôtre siecle ; enfin comme tous les Mystiques canonisez ou approuvez de toute l'Eglise malgré les contradictions qu'ils ont souffert. Il n'y a rien dans l'Eglise de plus évident que cette tradition, & rien ne

ſeroit plus temeraire que de la combattre, ou de la vouloir éluder. Cete ſuppoſition du cas impoſſible dont nous venons de parler, loin d'être une ſuppoſition indiſcrette & dangereuſe des derniers Myſtiques, eſt au contraire formellement dans ſaint Clement d'Alexandrie, dans Caſſien, dans ſaint Chryſoſtome, dans ſaint Gregoire de Nazianze, dans ſaint Anſelme, & dans ſaint Auguſtin, qu'un tres grand nombre de Saints ont ſuivy.

II. FAUX.

IL y a un amour ſi pur, qu'il ne veut plus la recompenſe, qui eſt Dieu même. Il ne la veut plus en ſoi & pour ſoi, quoique la Foi nous en-

ſeigne que Dieu la veut en nous & pour nous. , & qu'il nous commande de la vouloir comme lui pour ſa gloire.

Cet amour porte ſon deſintereſſement juſqu'à conſentir de haïr Dieu éternellement, ou de ceſſer de l'aimer ; ou bien il va juſques à perdre la crainte filiale, qui n'eſt que la délicateſſe de l'amour jaloux ; ou bien il va juſqu'à éteindre en nous toute eſperance, entant que l'eſperance la plus pure eſt un deſir paiſible de recevoir en nous & pour nous l'effet des promeſſes ſelon le bon plaiſir de Dieu & pour ſa pure gloire ſans aucun mélange d'intereſt propre ; ou bien il va juſques à nous haïr nous meſmes d'une haine réelle, en ſorte que nous ceſ-

ſons d'aimer en nous pour Dieu ſon œuvre & ſon image, comme nous l'aimons par charité en nôtre prochain.

Parler ainſi, c'eſt donner par un horrible blaſphême, le nom de pur amour à un deſeſpoir brutal & impie, & à la haine de l'ouvrage du Createur. C'eſt par une extravagance monſtrueuſe, vouloir que le principe de conformité à Dieu nous rende contraires à lui. C'eſt vouloir par un amour chimerique détruire l'amour même. C'eſt éteindre le Chriſtianiſme dans les cœurs.



ARTICLE III. VRAI.

IL faut laisser les ames dans l'exercice de l'amour qui est encore mélangé du motif de leur interest propre, tout autant de temps que l'attrait de la grace les y laisse. Il faut même reverer ces motifs qui sont répandus dans tous les Livres de l'Ecriture Sainte; dans tous les monumens les plus precieux de la tradition; enfin dans toutes les prieres de l'Eglise. Il faut se servir de ces motifs pour reprimer les passions, pour affermir toutes les vertus, & pour détacher les ames de tout ce qui est renfermé dans la vie presente.

4. Amour.
Voyez pag. 14.

Cet amour, quoique moins parfait que celui qui est pleinement desinteressé, a fait neanmoins dans tous les siecles un grand nombre de Saints, & la plupart des saintes ames ne parviennent jamais en cette vie jusqu'au parfait desinteressement de l'amour; c'est les troubler & les jetter dans la tentation que de leur ôter les motifs d'interest propre, qui étant subordonnez à l'amour les soûtiennent & les animent dans les occasions dangereuses. Il est inutile & indiscret de leur proposer un amour plus élevé auquel elles ne peuvent atteindre, parcequ'elles n'en ont ni la lumiere interieure ni l'attrait de grace. Celles mêmes qui com-

mencent à en avoir ou la lumiere ou l'attrait, ſont encore infiniment éloignées d'en avoir la réalité. Enfin celles qui en ont la réalité imparfaite, ſont encore bien loin d'en avoir l'exercice uniforme & tourné en état habituel.

Ce qui eſt eſſentiel dans la direction, eſt de ne faire que ſuivre pas-à-pas la grace avec une patience, une précaution & une délicateſſe infinie. Il faut ſe borner à laiſſer faire Dieu, & ne parler jamais du pur amour que quand Dieu par l'onction interieure commence à ouvrir le cœur à cette parole, qui eſt ſi dure aux ames encore attachées à elles mêmes, & ſi capable ou de les ſcandaliſer ou de les jetter dans le trouble. Encore

même ne faut-il jamais ôter à une ame le soutien des motifs interessez, quand on commence suivant l'attrait de sa grace à lui montrer le pur amour. Il suffit de lui faire voir en certaines occasions combien Dieu est aimable en lui même, sans la détourner jamais de recourir au soûtien de l'amour mélangé.

Parler ainsi, c'est parler comme l'esprit de grace & l'experience des voyes interieures feront toûjours parler; c'est prévenir les ames contre l'illusion.

III. FAUX.

L'amour interessé est un amour bas, grossier, indigne Voyez pag. 14.

de Dieu, que les ames genereuſes doivent mépriſer. Il faut ſe hâter de leur en donner le dégoût, pour les faire aſpirer dés les commencements à un amour pleinement deſintereſſé.

Il faut leur ôter les motifs de la crainte ſur la mort, ſur les jugements de Dieu, & ſur l'Enfer, qui ne conviennent qu'à des eſclaves. Il faut leur ôter le deſir de la celeſte patrie, & retrancher tous les motifs intereſſez de l'eſperance. Aprés leur avoir fait goûter l'amour pleinement deſintereſſé, il faut ſuppoſer qu'elles en ont l'attrait & la grace; il faut les éloigner de toutes les pratiques qui ne ſont pas dans toute la perfection de cet amour tout pur.

Parler ainsi, c'est ignorer les voyes de Dieu & les operations de sa grace. C'est vouloir que l'esprit souffle où nous voulons, au lieu qu'il souffle où il lui plaît. C'est confondre les degrez de la vie interieure. C'est inspirer aux ames l'ambition & l'avarice spirituelle, dont parle le Bien heureux Jean de la Croix. C'est les éloigner de la veritable simplicité du pur amour, qui se borne à suivre la grace sans entreprendre jamais de la prévenir. C'est tourner en mépris les fondements de la justice chrêtienne, je veux dire la crainte qui est le commencement de la sagesse, & l'esperance par laquelle nous sommes sauvez.

ARTICLE IV. VRAY.

DAns l'état habituel du plus pur amour, l'esperance loin de se perdre , se perfectionne , & conserve sa distinction d'avec la charité. 1°. L'habitude en demeure infuse dans l'ame, & elle y est conforme aux actes de cette vertu qui doivent être produits. 2°. L'exercice de cette vertu demeure toûjours distinguée de celuy de la charité : Voicy comment. Ce n'est pas la diversité des fins qui fait la diversité ou specification des vertus. Toutes les vertus ne doivent avoir qu'une seule fin , quoiqu'elles soient distinguées les

unes des autres par une veritable ſpecification. Saint Auguſtin aſſure, *que la charité exerce elle ſeule toutes les vertus, & qu'elle prend divers noms ſuivant les divers objets auſquels elle s'applique*. S. Thomas dit, *que la charité eſt la forme de toutes les vertus*, parce qu'elle les exerce, & les raporte toutes à ſa fin, qui eſt la gloire de Dieu. Saint François de Sales, qui a exclus ſi formellement & avec tant de repetitions, tout motif intereſſé de toutes les vertus des ames parfaites, a marché preciſément ſur les veſtiges de S. Auguſtin & de Saint Thomas qu'il a cité. Ils ont tous ſuivi la tradition univerſelle qui met un troiſiéme degré de Juſtes, leſquels excluent tout motif intereſſé de la

De morib. Eccleſ. l. 1.

la pureté de leur amour. Il eſt donc conſtant qu'il ne faut plus chercher dans cet état une eſperance exercée par un motif intereſſé : autrement ce ſeroit défaire d'une main ce qu'on auroit fait de l'autre ; ce ſeroit ſe joüer d'une ſi ſainte tradition ; ce ſeroit affirmer & nier la même choſe en même tems ; ce ſeroit vouloir trouver le motif de l'intereſt propre dans l'amour pleinement deſintereſſé. Il faut donc ſe bien ſouvenir, que ce n'eſt pas la diverſité de fins, ou de motifs, qui fait la diſtinction, ou ſpecification des vertus. Ce qui fait cette diſtinction, eſt la diverſité des objets formels. Afin que l'eſperance demeure veritablement diſtinguée de la charité, il n'eſt pas neceſſaire

qu'elles ayent des fins differentes : au contraire , pour être bonnes elles doivent se rapporter à la même fin. Il suffit que l'objet formel de l'esperance ne soit pas l'objet formel de la charité. Or est-il, que dans l'état habituel de l'amour le plus desinteressé, les deux objets formels de ces deux vertus demeurent tres differents ; donc ces deux vertus conservent en cet état une distinction & une specification veritable dans toute la rigueur scholastique. L'objet formel de la charité est la bonté ou beauté de Dieu prise simplement & absolument en elle même, sans aucune idée qui soit relative à nous. L'objet formel de l'esperance est la bonté de Dieu, en tant que

bonne pour nous & difficile à acquerir : Or eſt-il que ces deux objets, pris dans toute la préciſion la plus rigoureuſe & ſuivant leur concept formel, ſont tres differents. Donc la difference des objets conſerve la diſtinction ou ſpecification de ces deux vertus. Il eſt conſtant que Dieu en tant que parfait en luy même & ſans rapport à moi ; & Dieu, en tant qu'il eſt mon bien que je veux tâcher d'acquerir, ſont deux objets formels tres differents. Il n'y a aucune confuſion du côté de l'objet qui ſpecifie les vertus ; il n'y en a que du côté de la fin, & cette confuſion y doit être : elle n'altere en rien la ſpecification des vertus. L'unique difficulté qui reſte, eſt d'expli-

quer comment une ame pleinement desintereſſée peut vouloir Dieu, en tant qu'il eſt ſon bien. N'eſt-ce pas, dira-t-on, décheoir de la perfection de ſon desintereſſement, reculer dans la voye de Dieu, & revenir à un motif d'intereſt propre, malgré cette tradition des Saints de tous les ſiecles qui excluent du troiſiéme état des Juſtes tout motif intereſſé ? Il eſt aiſé de répondre, que le plus pur amour ne nous empêche jamais de vouloir, & nous fait même vouloir poſitivement tout ce que Dieu veut que nous voulions. Dieu veut que je veuille Dieu, en tant qu'il eſt mon bien, mon bonheur, & ma recompenſe. Je le veux formellement ſous cette préciſion: mais je ne le veux point par ce

motif précis qu'il est mon bien. L'objet & le motif sont differents; l'objet est mon interest; mais le motif n'est point interessé, puisqu'il ne regarde que le bon plaisir de Dieu. Je veux cet objet formel, & dans cette reduplication, comme parle l'Ecole: mais je le veux par pure conformité à la volonté de Dieu qui me le fait vouloir. L'objet formel est celuy de l'esperance commune de tous les Justes, & c'est l'objet formel qui specifie les vertus. La fin est la même que celle de la charité; mais nous avons vû que l'unité de fin ne confond jamais les vertus. Je puis sans doute vouloir mon souverain bien, en tant qu'il est mon souverain bien, en tant qu'il est ma recompense & non celle

d'un autre, & le vouloir pour me conformer à Dieu qui veut que je le veuille. Alors je veux ce qui est reéllement & ce que je connois comme le plus grād de tous mes interests, sans qu'aucun motif interessé m'y détermine. En cet état l'esperance demeure distinguée de la charité, sans alterer la pureté ou le desinteressement de son état. C'est ce que saint François de Sales a expliqué par ces paroles qui sont d'une précision si Theologique. *C'est chose bien diverse de dire, j'aime Dieu pour moi, & de dire, j'aime Dieu pour l'amour de moi... L'une est une sainte affection de l'épouse....... l'autre est une impieté non pareille &c.*

Amour de Dieu, l. 2. c. 17.

Parler ainsi, c'est conserver la distinction des vertus Theo-

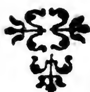
logales dans les états les plus parfaits de la vie interieure, & par conséquent ne se départir en rien de la doctrine du saint Concile de Trente. En même tems, c'est expliquer la tradition des Peres, des Docteurs de l'école & des Saints Mystiques, qui ont supposé un troisiéme dégré de Justes, qui sont dans un état habituel de pur amour sans aucun motif d'interest.

IV. FAUX.

Dans ce troisiéme dégré de perfection, une ame ne veut plus son salut comme son salut, ni Dieu comme son souverain bien, ni la recompense comme recompense, quoique Dieu veuille qu'on ait cette volonté. D'où il s'ensuit, qu'en cet état

on ne peut plus faire aucun acte de vraye esperance distingué de la charité; c'est à dire, qu'on ne peut plus desirer ni attendre l'effet des promesses en soi & pour soi, même pour la gloire de Dieu.

Parler ainsi, c'est mettre la perfections dans la resistance formelle à la volonté de Dieu, qui veut nôtre salut, & qui veut que nous le voulions pour sa gloire comme nôtre propre recompense. En même tems c'est confondre l'exercice des vertus Theologales, contre la decision du saint Concile de Trente.



ARTIC.

ARTICLE V. VRAY.

IL y a deux états differents parmi les ames justes. Le premier est celui de la sainte resignation. L'ame resignée veut, ou du moins voudroit plusieurs choses pour soi, par le motif de son interest propre. Saint François de Sales dit *qu'elle a encore des desirs propres, mais soûmis.* Elle soûmet & subordonne ses desirs interessez à la volonté de Dieu, qu'elle prefere à son interest. Par là cette resignation est bonne, & meritoire. Le second état est celui de la sainte indifference. L'ame indifferente ne veut plus rien pour soi par le motif de son propre interest ;

Amour de Dieu, l. 9.

elle n'a plus de desirs interessez à soumettre, parce qu'elle n'a plus aucun desir interessé. Il est vray qu'il lui reste encore des inclinations & des repugnances involontaires, qu'elle soumet; mais elle n'a plus de desirs volontaires & déliberés pour son interest, excepté dans les occasions où elle ne coopere pas fidelement à toute sa grace. Cette ame indifferente, quand elle remplit sa grace, ne veut plus rien que pour Dieu seul, & que comme Dieu le lui fait vouloir par son attrait.

Elle aime, il est vrai, plusieurs choses hors de Dieu, mais elle ne les aime que pour le seul amour de Dieu, & de l'amour de Dieu même; car c'est Dieu qu'elle aime dans

tout ce qu'il lui fait aimer. La ſainte indifference n'eſt que le deſintereſſement de l'amour, comme la ſainte reſignation n'eſt que l'amour intereſſé, qui ſoûmet l'intereſt propre à la gloire de Dieu. L'indifference s'étend toûjours tout auſſi loin, & jamais plus loin que le parfait deſintereſſement de l'amour. Comme l'indifference eſt l'amour même, c'eſt un principe tres réel & tres poſitif. C'eſt une volonté poſitive & formelle, qui nous fait vouloir ou deſirer réellement toute volonté de Dieu qui nous eſt connuë. Ce n'eſt point une indolence ſtupide, une inaction interieure, une non volonté, une ſuſpenſion generale, un équilibre perpetuel de l'ame. Au contraire,

c'eſt une détermination poſitive & conſtante de vouloir & de ne vouloir rien, comme parle le Cardinal Bona. On ne veut rien pour ſoi ; mais on veut tout pour Dieu : on ne veut rien pour être parfait ni bienheureux, pour ſon propre intereſt ; mais on veut toute perfection & toute beatitude, autant qu'il plaît à Dieu de nous faire vouloir ces choſes, par l'impreſſion de ſa grace, ſuivant ſa loi écrite, qui eſt toûjours nôtre regle inviolable. En cet état on ne veut plus le ſalut comme ſalut propre, comme délivrance éternelle, comme recompenſe de nos merites, comme le plus grand de tous nos intereſts : mais on le veut d'une volonté pleine, comme la gloire & le bon plaiſir

de Dieu, comme une chose qu'il veut, & qu'il veut que nous voulions pour lui.

Il y auroit une extravagance manifeste à refuser par pur amour de vouloir le bien que Dieu veut nous faire, & qu'il nous commande de vouloir. L'amour le plus desinteressé doit vouloir ce que Dieu veut pour nous, comme ce qu'il veut pour autruy. La determination absoluë à ne rien vouloir, ne seroit plus le desinteressement, mais l'extinction de l'amour, qui est un desir & une volonté veritable : elle ne seroit plus la sainte indifference ; car l'indifference est l'état d'une ame également preste à vouloir ou à ne vouloir pas, à vouloir pour Dieu tout ce qu'il veut, & à ne vouloir jamais

pour soi ce que Dieu ne témoigne point vouloir : au lieu que cette détermination insensée à ne vouloir rien, est une resistance impie à toutes les volontés de Dieu connuës & à toutes les impressions de sa grace. C'est donc une equivoque facile à lever, que de dire qu'on ne desire point son salut. On le desire pleinement comme volonté de Dieu. Il y auroit un blasphême horrible à le rejetter en ce sens, & il faut parler toûjours là dessus avec beaucoup de precaution. Il est vrai seulement qu'on ne le veut pas, en tant qu'il est nôtre recompense, nôtre bien, & nôtre interest. C'est en ce sens que saint François de Sales a dit, que *s'il y avoit un peu plus du bon plaisir de Dieu en Enfer,*

2. Entretien.

les Saints quitteroient le Paradis pour y aller. Et encore ailleurs, *Le desir de la vie eternelle est bon, mais il ne faut desirer que la volonté de Dieu.* Et encore ailleurs, *si nous pouvions servir Dieu sans merite, nous devrions desirer de le faire.* Il dit ailleurs, *l'indifference est au dessus de la resignation, car elle n'aime rien sinon pour la volonté de Dieu : si qu'aucune chose ne touche le cœur indifferent en la presence de la volonté de DIEU.... Le cœur indifferent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir eternel. C'est un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre object de sa volonté que la volonté de son Dieu ; qui ne met point son amour és choses que Dieu veut,*

Entret. p. 182.

Entret. p. 368.

Amour de Dieu. l. 9. c. 21.

ains en la volonté de Dieu qui les veut. Ailleurs il dit, parlant de ſaint Paul & de ſaint
Ibid. Martin, *Ils voyent le Paradis ouvert pour eux ; ils voyent mille travaux en terre ; l'un & l'autre leur eſt indifferent au choix, & il n'y a que la volonté de Dieu qui puiſſe donner le contre-poids à leurs cœurs.* Il dit dans la ſuite,
Ibid. *S'il ſçavoit que ſa damnation fût un peu plus agreable à Dieu que ſa ſalvation, il quitteroit ſa ſalvation, & coureroit à ſa damnation.* Il parle encore ainſi ail-
3. Entretien. leurs ; *Il n'eſt pas ſeulement requis de nous repoſer en la divine providence pour ce qui regarde les choſes temporelles, ains beaucoup plus pour ce qui appartient à nôtre vie ſpirituelle & à nôtre perfection.* Ailleurs il dit, *Soit pour ce qui regarde l'interieur,*

soit pour ce qui regarde l'exterieur, ne veuillez rien que ce que Dieu voudra pour vous. Enfin il dit dans un autre endroit ; *Je n'ay presque point de desirs, mais si j'estois à renaître je n'en aurois point du tout. Si Dieu venoit à moi, j'irois aussi à lui : s'il ne vouloit pas venir à moi, je me tiendrois là, & n'irois pas à lui.* Les autres Saints des derniers siecles, qui sont autorisez dans toute l'Eglise, sont pleins d'expressions semblables. Elles se reduisent toutes à dire, qu'on n'a plus aucun desir propre & interessé ni sur le merite, ni sur la perfection, ni sur la beatitude eternelle.

Parler ainsi, c'est ne laisser aucune équivoque dans une matiere si delicate où l'on n'en

doit jamais souffrir ; c'est prévenir tous les abus qu'on pourroit faire de la chose la plus précieuse & la plus sainte qui soit sur la terre, je veux dire le pur amour ; c'est parler comme tous les Peres, comme tous les principaux Docteurs de l'Ecole, & comme tous les saints Mystiques.

V. FAUX.

La sainte indifference est une suspension absoluë de volonté, une non volonté entiere, une exclusion de tout desir même désinteressé. Elle s'étend plus loin que le parfait désinteressement de l'amour. Elle ne veut point pour

nous les biens éternels que la loi écrite nous enseigne que Dieu nous veut donner, & qu'il veut que nous desirions recevoir en nous & pour nous par le motif de sa gloire. Tout desir même le plus désinteressé est imparfait. La perfection consiste à ne vouloir plus rien, à ne desirer plus non seulement les dons de Dieu, mais encore Dieu même, & à le laisser faire en nous ce qu'il lui plaist, sans que nous y meslions de nostre part aucune volonté réelle & positive.

Parler ainsi, c'est confondre toutes les idées de la raison humaine; c'est mettre une perfection chimerique dans une extinction absoluë du Christianisme, & même de l'humanité. On ne peut trou-

ver de termes assez odieux pour qualifier une extravagance si monstrueuse.

ARTICLE VI. VRAI.

LA sainte indifference, qui n'est que le désinteressement de l'amour, loin d'exclure les désirs desinteressez, est le principe réel & positif de tous les désirs désinteressez que la Loi écrite nous commande, & de tous ceux que la Grace nous inspire. C'est ainsi que Daniel fut nommé l'homme des desirs : C'est ainsi que le Psalmiste disoit à Dieu ; *Tous mes désirs sont devant vos yeux.* Non seulement l'ame indifferente desire plei-

nement son salut, entant qu'il est le bon plaisir de Dieu; mais encore la perseverance, la correction de ses défauts, l'accroissement de l'amour par celuy des graces, & generalement sans aucune exception tous les biens spirituels, & même temporels qui sont, dans l'ordre de la providence, une préparation de moyens pour nostre salut, & pour celui de nôtre prochain. La sainte indifference admet, non seulement des désirs distincts & des demandes expresses, pour l'accomplissement de toutes les volontés de Dieu qui nous sont connuës; mais encore des desirs generaux pour toutes les volontés de Dieu que nous ne connoissons pas.

Parler ainsi, c'est parler

ſuivant les vrais principes de la ſainte indifference, & conformément aux ſentiments des Saints, dont toutes les expreſſions, quand on les examine de prés par ce qui précede & par ce qui ſuit, ſe reduiſent ſans peine à cette explication pure & ſaine dans la Foi.

VI. FAUX.

La ſainte indifference n'admet aucun deſir diſtinct, ni aucune demande formelle pour aucun bien ni ſpirituel ni temporel, quelque rapport qu'il ait ou à nôtre ſalut ou à celui de nôtre prochain. Il ne faut jamais admettre aucun des deſirs pieux & édifiants auſquels nous nous pouvons trouver portez interieurement.

Parler ainſi, c'eſt s'oppoſer à la volonté de Dieu, ſous pretexte de s'y conformer plus purement; c'eſt violer la Loi écrite, qui nous commande des deſirs, quoiqu'elle ne nous commande pas de les former d'une maniere intereſſée, inquiette, ou toûjours diſtincte. C'eſt éteindre le veritable amour par un rafinement inſenſé; c'eſt condamner avec blaſphême les paroles de l'Ecriture, & les prieres de l'Egliſe, qui ſont pleines de demandes & de deſirs. C'eſt s'excommunier ſoi-même, & ſe mettre hors d'état de pouvoir jamais prier ni de cœur ni de bouche dans l'aſſemblée des fidelles.

ARTICLE VII. VRAY.

IL n'y a aucun état ni d'indifference, ni d'aucune autre perfection connuë dans l'Eglise, qui donne aux ames une inspiration miraculeuse ou extraordinaire. La perfection des voyes interieures ne consiste que dans une voye de pur amour qui aime Dieu sans aucun interest, & de pure foi, où l'on ne marche que dans les tenebres, & sans autre lumiere que celle de la Foi même qui est commune à tous les Chrêtiens. Cette obscurité de la pure Foi n'admet aucune lumiere extraordinaire. Ce n'est pas que Dieu, qui est le maître de ses dons, ne puisse y donner des-

des extases, des visions, des revelations, des communications interieures. Mais elles ne sont point de cette voye de pure foy, & les Saints nous apprennent, qu'il faut alors ne s'arrester point volontairement à ces lumieres extraordinaires, mais les outre passer, comme dit le bien-heureux Jean de la Croix, & demeurer dans la Foi la plus nuë & la plus obscure. A plus forte raison faut-il se garder de supposer dans les voyes dont nous parlons, aucune inspiration miraculeuse ou extraordinaire par laquelle les ames indifferentes se conduisent elles mêmes. Elles n'ont pour regle que les préceptes & les conseils de la Loi écrite, & la grace actuelle qui est toûjours

conforme à la Loi. A l'égard des préceptes, elles doivent toûjours présupposer sans hesiter ni raisonner, que Dieu n'abandonne personne s'il n'en a pas été abandonné auparavant; & par consequent, que la grace toûjours prévenante les inspire toujours pour l'accomplissement du précepte, dans le cas où il doit être accompli. Ainsi c'est à elle à cooperer de toutes les forces de sa volonté, pour ne manquer pas à la grace par une transgression du precepte. Pour les cas où les conseils ne se tournent point en préceptes, elles doivent sans se gêner faire les actes ou de l'amour en general, ou de certaines vertus distinctes en particulier, suivant que l'attrait interieur de

la grace les incline plûtost aux uns qu'aux autres en chaque occasion. Ce qui est certain, c'est que la grace les prévient pour chaque action déliberée; que cette grace, qui est le souffle interieur de l'esprit de Dieu, les inspire ainsi en chaque occasion; que cette inspiration n'est que celle qui est commune à tous les Justes, & qui ne les exempte jamais en rien de toute l'étenduë de la Loi écrite; que cette inspiration est seulement plus forte & plus speciale dans les ames élevées au pur amour, que dans celles qui n'ont en partage que l'amour interessé; parce que Dieu se communique plus aux parfaits qu'aux imparfaits. Ainsi quand quelques Saints Mystiques ont

admis dans la ſainte indiffe-rence les deſirs inſpirez, & ont rejetté tous les autres; il faut bien ſe garder de croire qu'ils ayent voulu exclure les deſirs & les autres actes comman-dez par la Loi écrite, & n'ad-mettre que ceux qui ſont ex-traordinairement inſpirez. Ce ſeroit blaſphemer contre la Loi, & en même tems élever au deſſus d'elle une inſpiration fanatique. Les deſirs & les au-tres actes inſpirez dont ces ſaints Myſtiques ont voulu parler ſont ceux que la Loi commande, ou ceux que les conſeils approuvent, & qui ſont formez dans une ame in-differente ou deſintereſſée, par l'inſpiration de la grace toûjours prevenante, ſans qu'il s'y mêle aucun empreſſement

interessé de l'ame pour prévenir la grace. Ainsi tout se reduit à la lettre de la Loi, & à la grace prevenante du pur amour, à laquelle l'ame coopere sans la prevenir.

Parler ainsi, c'est expliquer le vrai sens des bons mystiques ; c'est lever toutes les équivoques qui peuvent seduire les uns & scandaliser les autres ; c'est precautionner les ames contre tout ce qui est suspect d'illusion ; c'est *conserver la forme des paroles saines*, comme saint Paul le recommande. 2. Tim. c. I. v. 13.

VII. FAUX.

Les ames établies dans la sainte indifference, ne connoissent plus aucun desir même

desinteressé que la Loi écrite les oblige à former. Elles ne doivent plus desirer que les choses qu'une inspiration miraculeuse ou extraordinaire les porte à desirer sans dependance de la Loi ; elles sont agies ou muës de Dieu & instruites par lui sur chaque chose, de maniere que Dieu seul desire en elles & pour elles, sans qu'elles ayent aucun besoin d'y cooperer par leur libre arbitre. Leur sainte indifference qui contient éminemment tous les desirs, les dispense d'en former jamais aucun. Leur inspiration est leur seule regle.

Parler ainsi, c'est éluder tous les preceptes & tous les conseils sous pretexte de les accomplir d'une façon plus éminente ; c'est établir dans l'Eglise

une secte de fanatiques impies; c'est oublier que Jesus Christ est venu sur la terre, non pour dispenser de la Loi ni pour en diminuer l'autorité, mais au contraire pour l'accomplir & pour la perfectionner: en sorte que le Ciel & la terre passeront avant que les paroles du Sauveur prononcées pour confirmer la Loi puissent passer. Enfin, c'est contredire grossierement tous les meilleurs Mystiques, & renverser de fond en comble tout leur systême de pure foi, qui est manifestement incompatible avec toute inspiration miraculeuse ou extraordinaire qu'une ame suivroit volontairement comme sa regle & son appuy pour se dispenser d'accomplir la Loi.

ARTICLE VIII. VRAY.

LA sainte indifference qui n'est jamais que le desinteressement de l'amour, devient dans les plus extrêmes épreuves ce que les saints mystiques ont nommé abandon; c'est à dire que l'ame desinteressée s'abandonne totalement & sans reserve à Dieu pour tout ce qui regarde son interest propre; mais elle ne renonce jamais ni à l'amour, ni à aucune des choses qui interessent la gloire & le bon plaisir du bien aimé. Cet abandon n'est que l'abnegation ou renoncement de soi même que Jesus Christ nous demande dans l'Evangile aprés que nous aurons

aurons tout quitté au dehors. Cette abnegation de nous même n'est que pour l'interest propre, & ne doit jamais empêcher l'amour desinteressé que nous nous devons à nous mêmes comme au prochain pour l'amour de Dieu. Les épreuves extrêmes où cet abandon doit être exercé, sont les tentations par lesquelles Dieu jaloux veut purifier l'amour, en ne lui faisant voir aucune ressource ni aucune esperance pour son interest propre même éternel. Ces épreuves sont representées par un tres grand nombre de Saints comme un Purgatoire terrible, qui peut exempter du Purgatoire de l'autre vie les ames qui le souffrent avec une entiere fidelité. Il

n'appartient, comme le Cardinal Bona l'assure, *qu'à des insensez & à des impies de refuser de croire ces choses sublimes & secrettes, & de les mépriser comme fausses, quoiqu'elles ne soient pas claires, lors qu'elles sont attestées par des hommes d'une vertu tres venerable, qui parlent sur leur propre experience de ce que Dieu fait dans les cœurs.* Ces épreuves ne sont que pour un tems. Plus les ames y sont fidelles à la grace pour se laisser purifier de tout interest propre par l'amour jaloux, plus ces épreuves sont courtes. C'est d'ordinaire la resistance secrette des ames à la grace sous de beaux pretextes, c'est leur effort interessé & empressé pour retenir les appuis

ſenſibles dont Dieu veut les priver, qui rend leurs épreuves ſi longues & ſi douloureuſes : car Dieu ne fait point ſouffrir ſa creature pour la faire ſouffrir ſans fruit. Ce n'eſt que pour la purifier & pour vaincre ſes reſiſtances. Les tentations qui purifient l'amour de tout intereſt propre, ne reſſemblent point aux autres tentations communes. Les Directeurs experimentez peuvent les diſcerner à des marques certaines. Mais rien n'eſt ſi dangereux, que de prendre les tentations communes des commençants pour les épreuves qui vont à l'entiere purification de l'amour dans les ames les plus éminentes. C'eſt la ſource de toute illuſion : C'eſt ce qui fait tomber dans

des vices affreux des ames trompées. Il ne faut suppóser ces épreuves extrêmes que dans un tres petit nombre d'ames tres pures & tres mortifiées, en qui la chair est depuis long tems entierement soûmise à l'esprit, & qui ont pratiqué solidement toutes les vertus évangeliques. Il faut que ce soit des ames humbles & ingenuës, jusques à être toutes prestes à faire une confession publique de leurs miseres. Il faut qu'elles soient dociles, jusqu'à n'hesiter jamais volontairement sur aucune des choses dures & humiliantes qu'on peut leur commander. Il faut qu'elles ne soient attachées à aucune consolation ni à aucune liberté; qu'elles soient détachées de tout, & même de

la voye qui leur apprend ce détachement ; qu'elles soient disposées à toutes les pratiques qu'on voudra leur imposer ; qu'elles ne tiennent ni à leur genre d'oraison, ni à leurs experiences, ni à leurs lectures, ni aux personnes qu'elles ont consulté autrefois avec confiance. Il faut avoir éprouvé que leurs tentations sont d'une nature differente des tentations communes, en ce que le vray moyen de les appaiser est de n'y vouloir point trouver un appuy apperçû pour le propre interest.

Parler ainsi, c'est repeter mot à mot les experiences des Saints qu'ils ont raconté eux mêmes. C'est en même tems prevenir les inconvenients tres dangereux où l'on pourroit

tomber par credulité, si l'on admettoit trop facilement dans la pratique ces épreuves qui sont tres rares ; parce qu'il y a tres peu d'ames qui soient arrivées à cette perfection, où il n'y a plus à purifier, que les restes d'interest propre mélez avec l'amour divin.

VIII. FAUX.

Les épreuves interieures ôtent pour toûjours les graces sensibles & les graces apperçûës. Elles suppriment pour toûjours les actes distincts de l'amour & des vertus. Elles mettent une ame dans une impuissance réelle & absoluë de s'ouvrir à ses Superieurs, ou de leur obéïr pour la pratique essentielle de l'Evangile.

Elles ne peuvent être dif-cernées d'avec les tentations communes. On peut dans cet état se cacher à ses Superieurs, se soustraire au joug de l'obeïssance, & chercher dans des livres ou dans des personnes sans autorité le soulagement & la lumiere dont on a besoin, quoique les Superieurs le deffendent.

Le Directeur peut supposer qu'on est dans ces épreuves, sans avoir auparavant éprouvé à fonds l'état d'une ame sur la sincerité, sur la docilité, sur la mortification, sur l'humilité. Il peut d'abord appliquer cette ame à purifier son amour de tout interest propre dans la tentation, sans lui faire faire aucun acte interessé pour resister à la tentation qui la presse.

Parler ainſi, c'eſt empoiſonner les ames; c'eſt leur ôter les armes de la Foi neceſſaires pour reſiſter à l'ennemi de nôtre ſalut; c'eſt confondre toutes les voyes de Dieu; c'eſt enſeigner la rebellion & l'hypocriſie aux enfans de l'Egliſe.

ARTICLE IX. VRAY.

UNe ame qui dans ces épreuves extrêmes s'abandonne à Dieu, n'eſt jamais abandonnée par lui. Si elle demande dans le tranſport de ſa douleur à être delivrée, Dieu ne refuſe de l'exaucer qu'à cauſe qu'il veut perfectionner ſa force dans l'infirmité, & que ſa grace lui ſuffit. Elle ne perd en cet

état ni le pouvoir veritable & complet dans le genre de pouvoir pour accomplir réellement les preceptes, ni celui de ſuivre les plus parfaits conſeils ſuivant ſa vocation & ſon dégré preſent de perfection, ni les actes réels & interieurs de ſon libre arbitre pour cet accompliſſement. Elle ne perd ni la grace prevenante, ni la Foi explicite, ni l'eſperance en tant qu'elle eſt un deſir deſintereſſé des promeſſes, ni l'amour de Dieu, ni la haine infinie du peché même veniel, ni la certitude intime & momentanée qui eſt neceſſaire pour la droiture de la conſcience. Elle ne perd que le goût ſenſible du bien, que la ferveur conſolante & affectueuſe, que

les actes empressez & interessez des vertus, que la certitude qui vient aprés coup & par reflexion interessée pour se rendre à soi même un témoignage consolant de sa fidelité. Ces actes directs & qui échappent aux reflexions de l'ame, mais qui sont tres réels & qui conservent en elle toutes les vertus sans tache, sont comme j'ay déja dit, l'operation que saint François de Sales a nommé la pointe de l'esprit ou la cime de l'ame. Cet état de trouble & d'obscurcissement qui n'est que pour un tems, n'est pas même dans toute sa durée sans intervales paisibles, où certaines lueurs de graces tres sensibles sont comme des éclairs dans une profonde nuit d'orage, qui ne laissent aucune

trace aprés eux.

Parler ainſi, c'eſt parler également ſuivant le dogme catholique & ſuivant les experiences des ſaints Myſtiques.

IX. FAUX.

Dans ces épreuves extrêmes, une ame ſans avoir été auparavant infidelle à la grace, perd le vrai & plein pouvoir de perſeverer dans ſon état : elle tombe dans une impuiſſance réelle d'accomplir les preceptes dans les cas où les preceptes preſſent. Elle ceſſe d'avoir la Foi explicite dans les cas où la Foi doit agir explicitement : elle ceſſe d'eſperer ; c'eſt à dire, d'attendre & de deſirer même d'une maniere deſintereſſée l'eſ-

fet des promesses en elle : elle n'a plus l'amour de Dieu ni perceptible ni imperceptible : elle n'a plus la haine du peché : elle en perd non seulement l'horreur sensible & reflêchie, mais encore la haine la plus directe & la plus intime. Elle n'a plus aucune certitude intime & momentanée qui puisse conserver la droiture de sa conscience au moment où elle agit. Tous les actes des vertus essentiels à la vie interieure cessent, même dans leur operation la plus directe & la moins reflechie, qui est selon le langage des saints Mystiques, la pointe de l'esprit & la cime de l'ame.

Parler ainsi, c'est aneantir la pieté chrêtienne sous pre-

texte de la perfectionner. C'eſt faire des épreuves deſtinées à purifier l'amour, un naufrage univerſel de la Foi & de toutes les vertus chrêtiennes: C'eſt dire ce que les fidelles nourris des paroles de la Foi ne doivent jamais entendre ſans boucher leurs oreilles.

ARTICLE X. VRAI.

LEs promeſſes ſur la vie éternelle ſont purement gratuites. La grace ne nous eſt jamais duë; autrement elle ne ſeroit plus grace. Dieu ne nous doit jamais en rigueur ni la perſeverance à la mort, ni la vie éternelle aprés la mort corporelle. Il ne doit pas mê-

me à nôtre ame de la faire exiſter aprés cette vie. Il pourroit la laiſſer retomber dans ſon neant comme de ſon propre poids : Autrement il ne ſeroit pas libre ſur la durée de ſa creature, & elle deviendroit un être neceſſaire. Mais quoique Dieu ne nous doive jamais rien en rigueur, il a voulu nous donner des droits fondez ſur ſes promeſſes purement gratuites. Par ſes promeſſes il s'eſt donné comme ſuprême beatitude à l'ame qui lui eſt fidelle avec perſeverance. Il eſt donc vrai en ce ſens que toute ſuppoſition qui va à ſe croire exclus de la vie éternelle en aimant Dieu eſt impoſſible, parce que Dieu eſt fidelle dans ſes promeſſes : Il ne veut point la

mort du pecheur, mais qu'il vive & se convertisse. Par là il est constant que tous les Sacrifices que les ames les plus desinteressées font d'ordinaire sur leur beatitude éternelle sont conditionnels. On dit : mon Dieu, si par impossible vous me vouliez condamner aux peines éternelles de l'Enfer sans perdre vôtre amour, je ne vous en aimerois pas moins. Mais ce sacrifice ne peut être absolu dans l'état ordinaire. Il n'y a que le cas des dernieres épreuves où ce sacrifice devient en quelque maniere absolu. Alors une ame peut être invinciblement persuadée d'une persuasion reflêchie & qui n'est pas le fonds intime de la conscience, qu'elle est justement reprouvée de Dieu, C'est

ainſi que ſaint François de Sales ſe trouva dans l'Egliſe de ſaint Eſtienne des grez. Une ame dans ce trouble ſe voit incontraire à Dieu par ſes infidelités paſſées & par ſon endurciſſement preſent, qui lui paroiſſent combler la meſure pour ſa reprobation. Elle prend ſes mauvaiſes inclinations pour des volontez deliberées, & elle ne voit point les actes réels de ſon amour ni de ſes vertus, qui par leur extrême ſimplicité échappent à ſes reflexions. Elle devient à ſes propres yeux couverte de la lepre du peché, quoi qu'aparent & non réel. Elle ne peut ſe ſupporter. Elle eſt ſcandaliſée de ceux qui veulent l'appaiſer & lui ôter cette eſpece de perſuaſion. Il n'eſt pas queſtion de lui dire le dogme

me précis de la Foi sur la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, & sur la croyance où nous devons être qu'il veut sauver chacun de nous en particulier. Cette ame ne doute point de la bonne volonté de Dieu, mais elle croit la sienne mauvaise, parce qu'elle ne voit en soi par reflexion que le mal apparent qui est exterieur & sensible, & que le bien qui est toûjours réel & intime est derobé à ses yeux par la jalousie de Dieu. Dans ce trouble involontaire & invincible rien ne peut la rassurer, ni lui découvrir au fonds d'elle même ce que Dieu prend plaisir à lui cacher. Elle voit la colere de Dieu enflée & suspenduë sur sa teste comme les vagues de

la mer, toute preste à la submerger; c'est alors que l'ame est divisée d'avec elle même, elle expire sur la croix avec Jesus Christ, en disant : *O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné?* Dans cette impression involontaire de desespoir, elle fait le sacrifice absolu de son interest propre pour l'éternité, parce que le cas impossible lui paroît possible & actuellement réel, dans le trouble & l'obscurcissement où elle se trouve. Encore une fois il n'est pas question de raisonner avec elle, car elle est incapable de tout raisonnement. Il n'est question que d'une conviction qui n'est pas intime, mais qui est apparente & invincible. En cet état une ame perd toute esperance

pour son propre interest, mais elle ne perd jamais dans la partie superieure, c'est à dire, dans ses actes directs & intimes, l'esperance parfaite qui est le desir desinteressé des promesses. Elle aime Dieu plus purement que jamais. Loin de consentir positivement à le haïr, elle ne consent pas même indirectement à cesser un seul instant de l'aimer, ni à diminuër en rien son amour, ni à mettre jamais à l'accroissement de cet amour aucune borne volontaire, ni à commettre aucune faute même venielle. Un Directeur peut alors laisser faire à cette ame un acquiescement simple à la perte de son interest propre, & à la condamnation juste où elle croit être de la part

de Dieu, ce qui d'ordinaire ſert à la mettre en paix & à calmer la tentation, qui n'eſt deſtinée qu'à cet effet, je veux dire, à la purification de l'amour. Mais il ne doit jamais ni lui conſeiller ni lui permettre de croire poſitivement par une perſuaſion libre & volontaire, qu'elle eſt reprouvée & qu'elle ne doit plus deſirer les promeſſes par un deſir deſintereſſé. Il doit encore moins la laiſſer conſentir à haïr Dieu, ou à ceſſer de l'aimer, ou à violer ſa Loi, même par les fautes les plus venielles.

Parler ainſi, c'eſt parler ſuivant l'experience des Saints; avec toute la précaution neceſſaire pour conſerver le dogme de la Foi, & pour n'expoſer jamais les ames à aucune illuſion.

X. FAUX.

L'ame qui eſt dans les épreuves, peut croire d'une perſuaſion intime, libre, & volontaire, contre le dogme de la Foi, que Dieu l'a abandonné ſans être abandonné par elle; ou qu'il n'y a plus de miſericorde pour elle, quoi qu'elle la deſire ſincerement; ou qu'elle peut conſentir à haïr Dieu, parce que Dieu veut qu'elle le haïſſe; ou qu'elle peut conſentir à n'aimer plus Dieu, parce qu'il ne veut plus être aimé par elle; ou qu'elle peut borner volontairement ſon amour, parce que Dieu veut qu'elle le borne; ou qu'elle peut violer ſa Loi, parce que Dieu veut qu'elle la viole. En

cet état une ame n'a plus aucune foi, ni aucune esperance ou desir desinteressé des promesses, ni aucun amour réel & intime de Dieu, ni aucune haine même implicite du mal qui est le peché, ni aucune cooperation réelle à la grace. Mais elle est sans action, sans volonté, sans interest non plus pour Dieu que pour soi, sans actes des vertus ni reflechis ni directs.

Parler ainsi, c'est blasphemer ce qu'on ignore & se corrompre dans ce qu'on sçait; c'est faire succomber les ames à la tentation sous pretexte de les y purifier: c'est reduire tout le christianisme à un desespoir impie & stupide: c'est même contredire grossierement tous les bons Mystiques,

qui assurent que les ames de cet état montrent un amour tres vif pour Dieu par le regret de l'avoir perdu, & une horreur infinie du mal par l'impatience avec laquelle elles supportent souvent ceux qui veulent les consoler & les rassurer.

ARTICLE XI. VRAY.

DIeu n'abandonne jamais le Juste sans en avoir été abandonné. Il est le bien infini qui ne cherche qu'à se communiquer. Plus on le reçoit plus il se donne. C'est nôtre resistance seule qui resserre ou qui retarde ses dons. La difference essentielle de la Loi nouvelle & de l'ancienne,

c'eſt que l'ancienne ne menoit l'homme à rien de parfait ; qu'elle montroit le bien ſans donner de quoi le faire, & le mal ſans donner de quoi l'éviter ; au lieu que la nouvelle eſt la Loi de grace qui donne le vouloir & le faire, & qui ne commande que ce qu'elle donne le veritable pouvoir d'accomplir. Comme ceux qui obſervoient la Loi ancienne étoient aſſurez de ne voir point la diminution de leurs biens temporels : *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* Les ames fidelles à leur grace ne ſouffriront jamais auſſi aucune diminution dans leur grace même qui eſt toûjours prevenante, & qui eſt le veritable bien de la Loi chrêtienne. Ainſi chaque

que ame, pour être pleinement fidelle à Dieu, ne peut rien faire de ſolide ni de meritoire que de ſuivre ſans ceſſe la grace, ſans avoir beſoin de la prevenir. Vouloir la prevenir, c'eſt vouloir ſe donner ce qu'elle ne donne pas encore; c'eſt attendre quelque choſe de ſoi même & de ſon induſtrie ou de ſon propre effort; c'eſt un reſte ſubtil & imperceptible d'un zele demi pelagien dans le tems même qu'on deſire le plus la grace. Il eſt vrai qu'on doit ſe preparer à recevoir la grace & l'attirer en ſoi, mais on ne doit le faire que par la cooperation à la grace même. La fidelle cooperation à la grace du moment preſent, eſt la plus efficace preparation pour recevoir & pour attirer la gra-

ce du moment qui doit ſuivre. Si on examine la choſe de prés, il eſt donc évident que tout ſe reduit à une cooperation fidelle de pleine volonté & de toutes les forces de l'ame à la grace de chaque moment. Tout ce qu'on pourroit ajoûter à cette cooperation bien priſe dans toute ſon étenduë, ne ſeroit qu'un zele indiſcret & precipité, qu'un effort empreſſé & inquiet d'une ame intereſſée pour elle même; qu'une excitation à contre-tems qui troubleroit, qui affoibliroit, qui retarderoit l'operation de la grace, au lieu de la faciliter & de la rendre plus parfaite. C'eſt comme ſi un homme mené par un autre dont il devroit ſuivre toutes les impulſions, vouloit ſans ceſ-

ſe prevenir ſes impulſions, & ſe retourner à tout moment pour meſurer l'eſpace qu'il auroit parcouru : ce mouvement inquiet & mal concerté avec le principal moteur, ne feroit qu'embarraſſer & retarder la courſe de ces deux hommes. Il en eſt de même du Juſte dans la main de Dieu qui le meut ſans ceſſe par ſa grace. Toute excitation empreſſée & inquiete qui previent la grace de peur de n'agir pas aſſez; toute excitation empreſsée hors du cas du precepte pour ſe donner par un excez de precaution intereſſée les diſpoſitions que la grace n'inſpire point dans ces moments là, parce qu'elle en inſpire d'autres moins conſolantes & moins perceptibles; toute ex-

citation empressée & inquiete pour se donner comme par secousses marquées un mouvement plus apperçû & dont on puisse se rendre aussitost un témoignage interessé, sont des excitations defectueuses pour les ames appellées au desinteressement paisible du parfait amour. Cette action inquiete & empressée est ce que les bons Mystiques ont nommé activité, qui n'a rien de commun avec l'action, ou avec les actes réels mais paisibles qui sont essentiels pour cooperer à la grace. Quand ils disent qu'il ne faut plus s'exciter ni faire d'efforts, ils ne veulent retrancher que cette excitation inquiete & empressée, par laquelle on voudroit prevenir la grace, ou en rappeller

les impreſſions ſenſibles aprés qu'elles ſont paſſées, ou y cooperer d'une maniere plus ſenſible & plus marquée qu'elle ne le demande de nous. En ce ſens l'excitation ou activité doit effectivement être retranchée. Mais ſi on entend par l'excitation une cooperation de la pleine volonté & de toutes les forces de l'ame à la grace de chaque moment; il faut conclure qu'il eſt de Foi qu'on doit s'exciter en chaque moment pour remplir toute ſa grace. Cette cooperation pour être deſintereſſée n'en eſt pas moins ſincere: pour être paiſible, elle n'en eſt pas moins efficace & de la pleine volonté: pour être ſans empreſſement, elle n'en eſt pas moins douloureuſe par rapport à la concupiſ-

cence qu'elle ſurmonte. Ce n'eſt point une activité, mais c'eſt une action qui conſiſte dans des actes tres réels & tres meritoires. C'eſt ainſi que les ames appellées au pur amour reſiſtent aux tentations des dernieres épreuves. Elles combattent juſqu'au ſang contre le peché ; mais ce combat eſt paiſible, parce que l'eſprit du Seigneur eſt dans la paix. Elles reſiſtent en preſence de Dieu qui eſt leur force. Elles reſiſtent dans un état de foi & d'amour, qui eſt un état d'oraiſon. Celles qui ont encore beſoin des motifs intereſſez de crainte & d'eſperance, doivent y recourir même avec quelque empreſſement naturel, plûtoſt que de s'expoſer à ſuccomber. Celles qui trouvent

dans une experience constante & reconnuë par de bons Directeurs, que leur force est dans le silence amoureux, & que leur paix est dans l'amertume la plus amere, peuvent continuer à vaincre ainsi la tentation; & il ne faut pas les troubler, car elles souffrent assez d'ailleurs. Mais si par une infidelité secrette ces ames venoient à décheoir soudainement de leur état, elles seroient obligées de recourir aux motifs les plus interessez, plûtost que de s'exposer à violer la Loi dans l'excez de la tentation.

Parler ainsi, c'est parler suivant la regle Evangelique, sans affoiblir en rien ni les experiences ni les ma-

ximes de tous les bons Mystiques.

XI. FAUX.

L'activité que les Saints veulent qu'on retranche, est l'action même de la volonté. Elle ne doit plus faire d'actes; elle n'a plus besoin de cooperer à la grace de toutes ses forces, ni de resister positivement & pleinement à la concupiscence, ni de faire aucune action interieure ou exterieure qui lui soit penible. Il lui suffit de laisser faire à Dieu en elle celles qui coulent comme de source, & pour lesquelles elle n'a aucune repugnance même naturelle. Elle n'a plus besoin de se préparer

par le bon uſage d'une grace à une autre plus grande qui la doit ſuivre & qui eſt liée avec cette premiere. Elle n'a qu'à ſe laiſſer aller ſans examen à toutes les pentes qu'elle trouve en ſoi ſans ſe les donner. Il ne luy faut plus aucun travail, aucune violence, aucune contrainte de la nature. Elle n'a qu'à demeurer ſans volonté & neutre entre le bien & le mal, même dans les plus extrêmes tentations.

Parler ainſi, c'eſt parler le langage du tentateur : c'eſt enſeigner aux ames à ſe tendre elles mêmes des piéges : c'eſt leur inſpirer une indolence dans le mal qui eſt le comble de l'hypocriſie : c'eſt

les engager à un consentement à tous les vices, qui n'en est pas moins réel pour être indirect & tacite.

ARTICLE XII. VRAI.

LEs ames attirées au pur amour peuvent être aussi desinteressées pour elles mêmes que pour leur prochain, parce qu'elles ne voyent & ne desirent en elles non plus que dans le prochain le plus inconnu, que la gloire de Dieu, son bon plaisir, & l'accomplissement de ses promesses. En ce sens ces ames sont comme étrangeres à elles mêmes: &

elles ne s'aiment plus que comme elles aiment le reste des creatures dans l'ordre de la pure charité. C'est ainsi qu'Adam innocent se seroit aimé lui même uniquement pour l'amour de Dieu. L'abnegation de soi même & la haine de nôtre ame recommandées dans l'Evangile, ne sont pas une haine absoluë de nôtre ame image de Dieu. Car l'ouvrage de Dieu est bon, & il faut l'aimer pour l'amour de lui. Mais nous corrompons cet ouvrage par le peché, & il faut nous haïr dans nôtre corruption. La perfection du pur amour consiste donc à ne nous aimer plus que pour lui seul. La vigilance des ames les plus desinteressées ne doit jamais être reglée sur leur desinte-

resſement. Dieu qui les appelle à être auſſi détachées d'elles que de leur prochain, veut en même tems qu'elles ſoient plus vigilantes ſur elles mêmes dont elles ſont chargées & reſponſables, que ſur leur prochain dont Dieu ne les charge pas. Il faut même qu'elles veillent ſur ce qu'elles font tous les jours par rapport au prochain dont la providence leur a confié la conduite. Un bon Paſteur veille ſur l'ame de ſon prochain ſans aucun intereſt. Il n'aime que Dieu en lui. Il ne le perd jamais de vûë. Il le conſole, il le corrige, il le ſupporte. C'eſt ainſi qu'il faut ſe ſupporter ſoi même ſans ſe flatter, & ſe reprendre ſans ſe jetter dans le découragement. Il faut être

charitablement avec ſoi comme avec un autre ; ne s'oublier que pour retrancher les dépits & les délicateſſes de l'amour propre ; ne s'oublier que pour ne vouloir plus ſe plaire à ſoi même ; ne s'oublier tout au plus que pour retrancher les reflexions inquietes & intereſſées quand on eſt entierement dans la grace du pur amour. Mais il n'eſt jamais permis de s'oublier, juſqu'à ceſſer de veiller ſur ſoi comme on veilleroit ſur ſon prochain ſi on en étoit le Paſteur. Il faut même ajoûter qu'on n'eſt jamais ſi chargé de ſon prochain qu'on l'eſt de ſoi même, parce qu'on ne peut point regler toutes les volontez interieures d'autruy comme les ſiennes propres. D'où il s'enſuit, qu'on

doit toûjours veiller incomparablement plus ſur ſoi que le meilleur Paſteur ne peut veiller ſur ſon troupeau. On ne doit jamais s'oublier pour retrancher les reflexions même les plus intereſſées ; ſi on eſt encore dans la voye de l'amour intereſſé. Enfin on ne doit jamais s'oublier juſqu'à rejetter toutes ſortes de reflexions comme des choſes imparfaites : car les reflexions n'ont rien d'imparfait en elles mêmes , & elles ne deviennent ſi ſouvent nuiſibles à tant d'ames , qu'à cauſe que les ames malades de l'amour propre ne ſe regardent gueres elles mêmes que pour s'impatienter ou pour s'attendrir dans cette vûë. D'ailleurs, Dieu inſpire ſouvent par ſa grace aux ames

les plus avancées des reflexions tres utiles ou ſur ſes deſſeins en elles, ou ſur ſes miſericordes paſsées qu'il leur fait chanter, ou ſur leurs diſpoſitions dont elles doivent rendre compte à leur Directeur. Mais enfin l'amour deſintereſsé veille, agit, & reſiſte à la tentation encore plus que l'amour intereſsé ne veille, n'agit, & ne reſiſte. L'unique difference eſt que la vigilance du pur amour eſt ſimple & paiſible, au lieu que celle de l'amour intereſſé qui eſt moins parfait a toûjours quelque reſte d'empreſſement & d'inquietude, parce qu'il n'y a que le parfait amour qui chaſſe la crainte avec toutes ſes ſuites.

Parler ainſi, c'eſt parler d'une maniere correcte qui ne

doit être suspecte à personne, & suivre le langage des Saints.

XII. FAUX.

Une ame pleinement desinteressée sur elle même, ne s'aime plus même pour l'amour de Dieu. Elle se hait d'une haine absoluë comme supposant que l'ouvrage du Createur n'est pas bon, & elle pousse jusques là l'abandon ou renoncement. Elle porte la haine de soi jusqu'à vouloir d'une volonté déliberée sa perte & sa reprobation éternelle. Elle rejette la grace & la misericorde. Elle ne veut que justice & vengeance. Elle devient tellement étrangere à elle même, qu'elle n'y prend plus aucune part ni pour le bien à faire, ni pour le mal

mal à éviter. Elle ne veut que s'oublier en tout, & que se perdre sans cesse de vûë. Elle ne se contente pas de s'oublier par rapport à son propre interest : elle veut encore s'oublier par rapport à la correction de ses défauts, & à l'accomplissement de la Loi de Dieu pour l'interest de sa pure gloire. Elle ne compte plus d'être chargée d'elle même ; ni de veiller même d'une vigilance simple, paisible, & desinteressée sur ses propres volontés. Elle rejette toute reflexion comme imparfaite ; parce qu'il n'y a que les vûës purement directes & non réflechies qui soient dignes de Dieu.

Parler ainsi, c'est contre-

dire les experiences des Saints, dont toute la vie la plus interieure a esté remplie de reflexions tres utiles faites par l'impression de la grace ; puisqu'ils ont connu aprés coup les graces passées, & les miseres dont Dieu les a délivré ; qu'enfin ils ont rendu compte d'un trés grand nombre de choses qui s'étoient passées en eux. C'est faire de l'abnegation de soi même une haine impie de nôtre ame qui la suppose mauvaise par sa nature suivant le principe des Manichéens, ou qui renverse l'ordre, en haïssant ce qui est bon & ce que Dieu aime entant qu'il est son image. C'est aneantir toute vigilance, toute fidelité à la grace, toute attention à

faire regner Dieu en nous, tout bon usage de nôtre liberté. En un mot c'est le comble de l'impieté & de l'irreligion.

ARTICLE XIII. VRAI.

IL y a une grande difference entre les actes simples & directs, & les actes réflechis. Toutes les fois qu'on agit avec une conscience droite, il y a en nous une certitude intime que nous allons droit : autrement nous agirions dans le doute si nous ferions bien ou mal, & nous ne serions pas dans la bonne foy. Mais cette certitude intime consiste souvent dans des

actes si simples, si directs, si rapides, si momentanez, si dénuez de toute réflexion, que l'ame qui sait bien qu'elle les fait dans le moment où elle les fait, n'en retrouve plus dans la suite aucune trace distincte & durable. De là vient que si elle veut revenir par reflexion sur ce qu'elle a fait, elle tombe dans le doute; elle ne croit plus avoir fait ce qu'elle devoit; elle se trouble par scrupule, & elle se scandalise même de l'indulgence des Superieurs quand ils veulent la rassurer sur ce qui s'est passé. Ainsi Dieu lui donne dans l'instant de l'action par des actes directs toute la certitude necessaire pour la droiture de la conscience; & il lui

dérobe par sa jalousie la facilité de retrouver par reflexion & aprés coup cette certitude & cette droiture : en sorte qu'elle ne peut ni en joüir pour sa consolation, ni se justifier à ses propres yeux. Pour les actes réflechis, ils laissent aprés eux une trace durable & fixe qu'on retrouve toutes les fois qu'on veut ; & c'est ce qui fait que les ames encore interessées pour elles mêmes veulent sans cesse faire des actes fortement marqués & réflechis pour s'assurer de leur operation & pour s'en rendre témoignage : au lieu que les ames desinteressées sont par elles mêmes indifferentes à faire des actes distincts ou indistincts, directs ou réflechis.

Elles en font de réflechis toutes les fois que le precepte le peut demander, ou que l'attrait de la grace les y porte; mais elles ne recherchent point les actes réflechis par preference aux autres par une inquietude interessée pour leur propre sureté. D'ordinaire dans l'extrémité des épreuves, Dieu ne leur laisse que les actes directs dont elles n'apperçoivent ensuite aucune trace: & c'est ce qui fait le martyre des ames, tandis qu'il leur reste encore quelque motif de leur interest propre. Ces actes directs & intimes, sans réflexion qui imprime aucune trace sensible, sont ce que saint François de Sales a nommé la cime de l'ame ou la pointe de

l'esprit. C'étoit dãs de tels actes que saint Antoine mettoit l'Oraison la plus parfaite, quand il disoit ; *L'Oraison n'est point encore parfaite, quand le Solitaire connoist qu'il fait Oraison.* Cassien conf. 9.

Parler ainsi, c'est parler suivant l'experience des Saints sans blesser la rigueur du dogme catholique. C'est même parler des operations de l'ame conformément aux idées de tous les bons Philosophes.

XIII. FAUX.

Il n'y a point de veritables actes que ceux qui sont réflechis & qu'on sent ou qu'on apperçoit. Dés qu'on n'en fait plus de cette façon, il est vrai de dire qu'on n'en fait

plus aucun de réel. Quiconque n'a point sur ses actes une certitude réflechie & durable, n'a eu aucune certitude dans l'action. D'où il s'ensuit que les ames qui sont pendant les épreuves dans un desespoir apparent, y sont dans un desespoir veritable ; & que le doute où elles sont aprés avoir agi, montre qu'elles ont perdu dans l'action le témoignage intime de la conscience.

Parler ainsi, c'est renverser toutes les idées de la bonne Philosophie ; c'est détruire le témoignage de l'esprit de Dieu en nous pour nôtre filiation; c'est aneantir toute vie interieure & toute droiture dans les ames.

ART.

ARTICLE XIV. VRAI.

IL se fait dans les dernieres épreuves pour la purification de l'amour, une separation de la partie superieure de l'ame d'avec l'inferieure ; en ce que les sens & l'imagination n'ont aucune part à la paix & aux communications de grace, que Dieu fait alors assez souvent à l'entendement & à la volonté d'une maniere simple & directe qui échappe à toute réflexion. C'est ainsi que Jesus Christ nôtre parfait modelle a été bien heureux sur la Croix, ensorte qu'il jouïssoit par la partie superieure de la gloire celeste, pendant qu'il étoit actuellement par l'infe-

rieure l'homme des douleurs, avec une impreſſion ſenſible de délaiſſement de ſon Pere. La partie inferieure ne communiquoit à la ſuperieure ni ſon trouble involontaire ni ſes défaillances ſenſibles. La ſuperieure ne communiquoit à l'inferieure ni ſa paix, ni ſa beatitude. Cette ſéparation ſe fait par la difference des actes réels mais ſimples & directs de l'entendement & de la volonté qui ne laiſſent aucune trace ſenſible, & des actes réflechis, qui laiſſant une trace ſenſible ſe communiquent à l'imagination & aux ſens, qu'on nomme la partie inferieure, pour les diſtinguer de cette operation directe & intime de l'entendement & de la volonté, qu'on nomme partie ſupe-

rieure. Les actes de la partie inferieure dans cette séparation, sont d'un trouble entierement aveugle & involontaire ; parce que tout ce qui est intellectuel & volontaire est de la partie superieure. Mais quoique cette séparation prise en ce sens ne puisse être absolument niée, il faut neanmoins que les Directeurs prennent bien garde de ne souffrir jamais dans la partie inferieure aucun des desordres qui doivent dans le cours naturel être toûjours censez volontaires, & dont la partie superieure doit par consequent être responsable. Cette precaution se doit toûjours trouver dans la voye de pure foi, qui est la seule dont nous parlons, & où l'on n'admet aucune chose

contraire à l'ordre de la nature. Il n'eſt pas neceſſaire par cette raiſon de parler ici des poſſeſſions, obſeſſions, ou autres choſes extraordinaires. On ne peut abſolument les rejetter, puiſque l'Ecriture & l'Egliſe les ont reconnu: mais il faut uſer dans les cas particuliers d'une précaution infinie pour n'eſtre point trompé. D'ailleurs cette matiere commune à toutes les voyes interieures, n'a aucune difficulté particuliere à éclaircir pour la voye de pure foi & de pur amour. Au contraire, on peut aſſeurer que cette voye de pur amour & de pure foi, eſt celle où l'on verra toûjours moins de ces choſes extraordinaires. Rien ne les diminuë tant que de ne s'y arreſter

point, & de porter toûjours les ames à une conduite ſimple dans le deſintereſſement de l'amour, & dans l'obſcurité de la foi.

Parler ainſi, c'eſt parler ſuivant le dogme Catholique, & donner les plus grands preſervatifs contre l'illuſion.

XIV. FAUX,

Il ſe fait dans les épreuves une entiere ſéparation de la partie ſuperieure d'avec l'inferieure. La ſuperieure eſt unie avec Dieu d'une union dont il ne paroît en aucun tems aucune trace ſenſible & diſtincte ni pour la foi, ni pour l'eſperance, ni pour l'amour, ni pour les autres vertus. La partie inferieure devient toute

animale dans cette séparation, & tout ce qui se passe en elle contre la régle des mœurs n'est censé ni volontaire, ni déméritoire, ni contraire à la pureté de la partie superieure.

Parler ainsi, c'est aneantir la Loi & les Prophetes : c'est parler le langage des Demons.

ARTICLE XV. VRAI.

LEs personnes qui sont dans ces épreuves rigoureuses ne doivent jamais negliger cette sobrieté universelle dont les Apôtres ont si souvent parlé, & qui consiste dans un usage sobre de toutes les choses qui nous environnent. Cette sobrieté s'étend sur toutes les operations des sens ; sur cel-

les de l'imagination & de l'esprit même. Elle va jusqu'à rendre nôtre sagesse sobre & temperée. Elle reduit tout au simple usage & à l'usage de necessité. Cette sobrieté emporte une privation continuelle de tout ce qu'on ne goûteroit que pour se contenter. Cette mortification, ou pour mieux dire cette mort, va jusqu'à retrancher non seulement tous les mouvements volontaires de la nature corrompuë & revoltée par la volupté de la chair & par l'orgueil de l'esprit; mais encore toutes les consolations les plus innocentes que l'amour interessé recherche avec empressement. Cette mortification se pratique avec paix & simplicité, sans inquiétude & sans aspreté contre soi même, sans

methode, ſuivant les occaſions & les beſoins, mais d'une maniere réelle & ſans relâche. Il eſt vrai que les perſonnes accablées par l'excez des épreuves, ſont d'ordinaire obligées par obéïſſance pour un Directeur experimenté, de ceſſer, ou de diminuer certaines auſteritez corporelles auſquelles elles ont été fort attachées. Cet adouciſſement eſt neceſſaire pour ſoulager leurs corps défaillants dans la rigueur des peines interieures, qui ſont la plus terrible des penitences. Il arrive même ſouvent que ces ames ont été trop attachées à ces auſteritez : & la peine qu'elles ont d'abord à obéïr pour s'en priver dans cet accablement, marque qu'elles y tenoient un

peu trop. Mais c'eſt leur imperfection perſonnelle, & non celle des auſteritez qu'il en faut accuſer. Les auſteritez ſuivant leur inſtitution, ſont utiles & ſouvent neceſſaires : Jeſus-Chriſt nous en a donné l'exemple, qui a été ſuivi par tous les Saints. Elles abattent la chair revoltée, ſervent à reparer les fautes commiſes, & à ſe preſerver des tentations. Il eſt vrai ſeulement qu'elles ne ſervent à détruire le fonds de l'amour propre ou cupidité qui eſt la racine de tous les vices, ni à unir une ame à Dieu, qu'autant qu'elles ſont animées par l'eſprit de recueillement, d'amour, & d'oraiſon: faute de quoi elles amortiroient les paſſions groſſieres, & rempliroient contre leur in-

ſtitution l'homme de lui même. Ce ne ſeroit plus qu'une juſtice de la chair. Il faut encore obſerver que les perſonnes de cet état étant privées de toutes les graces ſenſibles & de l'exercice fervent de toutes les vertus apperçûës, n'ont plus ni goût, ni ferveur ſenſible, ni attrait marqué pour toutes ces auſteritez qu'elles avoient pratiquées avec tant d'ardeur. Alors leur penitence ſe reduit à porter dans une paix tres amere la colere de Dieu qu'elles attendent ſans ceſſe, & leur deſeſpoir apparent. Il n'y a point d'auſterité ni de tourment qu'elles ne ſouffriſſent avec joye & ſoulagement en la place de cette peine interieure. Tout leur attrait intime eſt de porter leur agonie, où elles diſent ſur la

Croix avec Jesus-Christ. *O Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez vous délaissé?*

Parler ainsi, c'est reconnoître la necessité perpetuelle de la mortification. C'est autoriser les austeritez corporelles, qui sont par leur institution tres salutaires. C'est vouloir que les ames les plus parfaites fassent une penitence proportionnée à leurs forces, à leurs graces, & aux épreuves de leur état.

XV. FAUX.

Les austeritez corporelles ne font qu'irriter la concupiscence, & qu'inspirer à l'homme qui les pratique une complaisance de Pharisien. Elles ne sont point necessaires pour

prevenir ni pour appaiſer les tentations. L'oraiſon tranquille ſuffit toûjours pour ſoûmettre la chair à l'eſprit. On peut quitter volontairement ces pratiques comme groſſieres, imparfaites, & qui ne ſont convenables qu'aux commençants.

Parler ainſi, c'eſt parler en ennemi de la Croix de Jeſus-Chriſt : c'eſt blaſphemer contre ſes exemples & contre toute la tradition : c'eſt contredire le Fils de Dieu qui dit: *Depuis les jours de Jean le Royaume de Dieu ſouffre violence, & les violents le raviſſent.*

ARTICLE XVI. VRAI.

IL y a deux ſortes de proprietez. La premiere eſt un

peché pour tous les chrêtiens. La ſeconde n'eſt point un peché même veniel, mais ſeulement une imperfection par comparaiſon à quelque choſe qui eſt plus parfait, & ce n'eſt même une veritable imperfection, que pour les ames actuellement attirées par la grace au parfait deſintereſſement de l'amour. La premiere proprieté eſt l'orgueil. C'eſt un amour de ſa propre excellence en tant que propre, & ſans aucune ſubordination à nôtre fin eſſentielle qui eſt la gloire de Dieu. Cette proprieté eſt celle qui fit le peché du premier Ange, lequel s'arrêta en lui même, comme dit ſaint Auguſtin, au lieu de ſe rapporter à Dieu, & par cette ſimple appropriation de lui

même il ne demeura point dans la verité. Cette proprieté est en nous un peché plus ou moins grand, suivant qu'elle est plus ou moins volontaire. La seconde proprieté qu'il ne faut jamais confondre avec la premiere, est un amour de nôtre propre excellence entant qu'elle est la nôtre, mais avec subordination à nôtre fin essentielle qui est la gloire de Dieu. Nous ne voulons que les vertus les plus parfaites ; nous les voulons principalement pour la gloire de Dieu, mais nous les voulons aussi pour en avoir le merite & la recompense. Nous les voulons encore pour la consolation de devenir parfaits. C'est la resignation, qui, comme dit saint François de Sales, *a encore des desirs*

propres mais soûmis. Ces vertus qui sont interessées pour nôtre perfection & pour nôtre beatitude sont bonnes, parce qu'elles sont raportées à Dieu comme fin principale. Mais elles sont moins parfaites que les vertus exercées par la sainte indifference & pour la seule gloire de Dieu en nous, sans aucun motif d'interest propre ni pour nôtre merite, ni pour nôtre perfection, ni pour nôtre recompense même éternelle.

Ce motif d'interest spirituel qui reste toûjours dans les vertus tandis que l'ame est encore dans l'amour interessé, est ce que les Mystiques ont appellé proprieté. C'est ce que le bien heureux Jean de la Croix appelle avarice & ambition spirituelle. L'ame qu'ils

nomment proprietaire rapporte à Dieu ses vertus par la sainte resignation, & en cela elle est moins parfaite que l'ame desinteressée, qui rapporte les siennes par la sainte indifference. Cette proprieté qui n'est point un peché, est neanmoins appellée par les Mystiques une impureté; non pour dire que ce soit une souillure de l'ame, mais seulement pour signifier que c'est un mélange de divers motifs, qui empêche l'amour d'être pur ou sans mélange. Ils disent souvent qu'ils trouvent encore cette impureté ou mélange de motifs interessez dans leur oraison & dans leurs plus saints exercices. Mais il faut bien se garder de croire qu'ils veuillent alors parler d'aucune impureté vicieuse.

Quand

Quand on entend clairement ce que les Myſtiques entendent par proprieté, on ne peut plus avoir de peine à comprendre ce que veut dire deſapropriation. C'eſt l'operation de la grace qui purifie l'amour, & qui le rend deſintereſſé dans l'exercice de toutes les vertus. C'eſt par les épreuves que cette deſappropriation ſe fait. Elle y perd, diſent les Myſtiques, toutes les vertus : mais cette perte n'eſt qu'apparente & pour un tems borné. Le fonds des vertus loin de ſe perdre réellement, ne fait que ſe perfectionner par le pur amour. L'ame y eſt dépoüillée de toutes les graces ſenſibles, de tous les goûts, de toutes les facilitez, de toutes les ferveurs qui pour-

roient la consoler & la rassurer. Elle perd les actes methodiques & excitez avec empressement pour se rendre à soi même un témoignage interessé sur sa perfection. Mais elle ne perd ni les actes directs de l'amour, ni l'exercice des vertus distinctes dans le cas du precepte, ni la haine intime du mal, ni la certitude momentanée necessaire pour la droiture de conscience, ni le desir desinteressé de l'effet des promesses en elle. La seule apparence de son demerite suffit pour faire sa plus rigoureuse épreuve, pour lui ôter tout soûtien apperçû, & pour ne laisser aucune ressource à l'interest propre. Pourquoi donc voudroit on y ajoûter encore quelque mal réel, comme si

Dieu ne pouvoit perfectionner sa creature que par le peché réel ? Au contraire, l'ame pourvû qu'elle soit fidelle dans les épreuves qu'on nomme perte & desapropriation, ne souffre aucune diminution réelle de sa perfection, & ne fait que croître sans cesse dans la vie interieure. Enfin l'ame qui se purifie dans l'experience de ses fautes quotidiennes, en haïssant son imperfection parce qu'elle est contraire à Dieu, aime neanmoins l'abjection qui lui en revient; parce que cette abjection loin d'être le peché, est au contraire l'humiliation qui est la penitence & le remede du peché même. Elle hait sincerement toutes ses fautes autant qu'elle aime Dieu souveraine

perfection : mais elle se sert de ses fautes pour s'humilier paisiblement : & par là, *ses fautes deviennent les fenestres de l'ame par où la lumiere de Dieu entre*, suivant l'expression de Balthazar Alvarez.

Vie du P. Balthazard Alvarez c. 13.

Parler ainsi, c'est développer le vrai sens des meilleurs Mystiques. C'est suivre un systême simple, qui se reduit uniquement au desinteressement de l'amour, qui est autorisé par la tradition de tous les siecles.

XVI. FAUX.

La proprieté des Mystiques, qui est l'amour interessé, est une impureté réelle. C'est une souillure de l'ame. Les vertus de cet état ne sont point

meritoires. Il faut perdre réellement le fonds de ses vertus. Il faut cesser d'en produire les actes même les plus intimes & les plus directs. Il faut perdre réellement la haine du peché, l'amour de Dieu, les vertus distinctes de son état dans le cas du precepte. Il faut perdre réellement la certitude momentanée necessaire pour la droiture de la conscience, & le desir même desinteressé de l'effet des promesses en nous. Il faut aimer nôtre abjection, en sorte que nous aimions veritablement nôtre peché même, parce qu'il nous rend abjects & contraires à Dieu. Enfin il faut pour être entierement pur se dépouiller de ses vertus, & en faire à Dieu un sacrifice desinteressé par des

actions volontaires qui violent la loi écrite, & qui soient incompatibles avec ces vertus.

Parler ainsi, c'est faire un peché de l'amour interessé contre la decision formelle du saint Concile de Trente. En même tems, c'est dépouiller les ames de la robe d'innocence, & éteindre toute grace en elles sous pretexte de les en desaproprier. C'est autoriser le Mystere d'iniquité, & renouveller l'impieté des faux Gnostiques, qui vouloient se purifier par la pratique de l'impureté même, comme nous l'apprenons de saint Clement d'Alexandrie.



ARTICLE XVII. VRAY.

IL y a un tres petit nombre d'ames qui ſoient dans ces dernieres épreuves, où elles achevent de ſe purifier de tout intereſt propre. Le reſte des ames, ſans paſſer par ces épreuves, ne laiſſe pas de parvenir à divers degrez de sainteté tres réelle & tres agreable à Dieu. Autrement on reduiroit l'amour intereſſé à un culte Judaïque ou inſuffiſant pour la vie éternelle, contre la déciſion du ſaint Concile de Trente. Le Directeur ne doit pas ſe rendre facile pour ſuppoſer que les tentations où il voit une ame ſont des tentations extraordinaires. On ne

sçauroit trop se défier de l'imagination échauffée, & qui exagere tout ce que l'on ressent ou qu'on croit ressentir. Il faut se défier d'un orgueil subtil & presque imperceptible, qui tend toujours à se flatter d'être une ame extraordinairement conduite. Enfin il faut se défier de l'illusion qui se glisse, & qui fait qu'aprés avoir commencé par l'esprit avec une ferveur sincere, on finit par la chair. Il est donc capital de supposer d'abord, que les tentations d'une ame ne sont que des tentations communes dont le remede est la mortification interieure & exterieure, avec tous les actes de crainte, & toutes les pratiques de l'amour interessé. Il faut même être ferme pour n'ad-

n'admettre rien au de là ſans une entiere conviction que ces remedes ſont abſolument inutiles, & que le ſeul exercice ſimple & paiſible du pur amour appaiſe mieux la tentation : c'eſt en cette occaſion que l'illuſion & le danger des égarements eſt extrême. Si un Directeur ſans experience ou trop credule ſuppoſe qu'une tentation commune eſt une tentation extraordinaire pour la purification de l'amour, il perd une ame, il la remplit d'elle même, & il la jette dans une indolence incurable ſur le vice où elle ne peut manquer de tomber. Quitter les motifs intereſſez quand on en a encore beſoin, c'eſt ôter à un enfant le lait de ſa nourrice, & le faire mourir cruel-

lement en le ſevrant mal à propos. Souvent les ames qui ſont encore tres imparfaites & toutes pleines d'elles mêmes, s'imaginent ſur des lectures indiſcretes & diſproportionnées à leurs beſoins, qu'elles ſont dans les plus rigoureuſes épreuves du pur amour, pendant qu'elles ne ſont que dans des tentations tres naturelles qu'elles s'attirent elles mêmes par une vie lâche, diſſipée, & ſenſuelle. Les épreuves dont nous parlons ici, ne regardent que des ames déja conſommées dans la mortification exterieure & interieure, qui n'ont rien appris par les lectures prématurées, mais par la ſeule experience de la conduite de Dieu ſur elles, qui ne reſpirent que candeur & do-

cilité, qui sont toûjours toutes prestes à croire qu'elles se trompent, & qu'elles doivent rentrer dans la voye commune. Ces ames ne sont mises en paix au milieu de leurs tentations par aucun des remedes ordinaires qui sont les motifs d'un amour interessé, du moins pendant qu'elles sont dans la grace du pur amour. Il n'y a que la fidelle cooperation à la grace de ce pur amour qui calme leurs tentations ; & c'est par là qu'on peut distinguer leurs épreuves des épreuves communes. Les ames qui ne sont pas dans cet état tomberont infailliblement dans des excez horribles, si on veut contre leur besoin les tenir dans les actes simples du pur amour ; & cel-

les qui ont le veritable attrait du pur amour, ne seront jamais mises en paix par les pratiques ordinaires de l'amour interessé. Qui est-ce qui a resisté à Dieu, & qui a eu la paix ? Mais pour faire un discernement des ames si delicat & si important, il faut éprouver les esprits, pour sçavoir s'ils viennent de Dieu, & il n'y a que l'Esprit de Dieu qui sonde les profondeurs de Dieu.

Parler ainsi, c'est parler avec toute la précaution necessaire sur une matiere où la précaution ne sçauroit être trop grande, & c'est en même tems admettre toutes les maximes des Saints.

XVII. FAUX.

L'exercice simple, paisible,

& uniforme du pur amour, eſt le ſeul remede qu'il faut employer contre toutes les tentations de tous les differens états. On peut ſuppoſer que toutes les épreuves tendent à la même fin & ont beſoin du même remede. Toutes les pratiques de l'amour intereſſé & tous les actes excitez par ce motif, ne font que remplir l'homme d'amour propre, qu'irriter la jalouſie de Dieu, & que fortifier la tentation.

Parler ainſi, c'eſt confondre tout ce que les Saints ont ſi ſoigneuſement ſeparé : c'eſt aimer la ſeduction & courir aprés elle : c'eſt pouſſer les ames dans le précipice, en leur ôtant toutes les reſſources de leur grace preſente.

ARTICLE XVIII. VRAI.

LA volonté de Dieu est toûjours nôtre unique regle, & l'amour se reduit tout entier à une volonté qui ne veut plus que ce que Dieu veut & luy fait vouloir. Mais il y a plusieurs sortes de volontez de Dieu. Il y a la volonté positive & écrite, qui commande le bien, & qui défend le mal. Celle-là est la seule regle invariable de nos volontez & de toutes nos actions volontaires. Il y a une volonté de Dieu, qui se montre à nous par l'inspiration ou attrait de la grace qui est dans tous les Justes. Cette volonté de Dieu doit être toûjours

ſuppoſée entierement conforme à la volonté écrite, & il n'eſt pas permis de croire qu'elle puiſſe exiger de nous autre choſe que l'accompliſſement fidelle des preceptes & des conſeils renfermez dans la Loy. La troiſiéme volonté de Dieu eſt une volonté de ſimple permiſſion. C'eſt celle qui ſouffre le peché ſans l'approuver. La même volonté qui le permet le condamne. Elle ne le permet pas poſitivement, mais ſeulement en le laiſſant faire, & en ne l'empeſchant point. Cette volonté de permiſſion n'eſt jamais nôtre regle. Il ſeroit impie de vouloir nôtre peché, ſous prétexte que Dieu le veut permiſſivement. 1°. Il eſt faux que Dieu le veuille. Il eſt vrai ſeulement

qu'il n'a pas une volonté positive de l'empêcher. 2°. Dans le tems même qu'il n'a pas la volonté positive de l'empêcher, il a la volonté actuelle & positive de le condamner & de le punir, comme essentiellement contraire à sa sainteté immuable à laquelle il doit tout. 3°. On ne doit jamais supposer la permission de Dieu pour le peché qu'aprés qu'on l'a malheureusement consommé, & qu'on ne peut plus empêcher que ce qui est fait ne soit fait. Alors il faut se conformer tout ensemble aux deux volontez de Dieu. Suivant l'une, il faut condamner & punir ce qu'il condamne & veut punir. Suivant l'autre, il faut vouloir la confusion & l'abjection, qui n'est pas le peché,

mais au contraire qui eſt la penitence & le remede du peché même : parce que cette confuſion ſalutaire, & cette abjection qui a toute l'amertume d'une medecine, eſt un bien réel que Dieu a voulu poſitivement tirer du peché, quoy qu'il n'ait jamais voulu poſitivement le peché même. C'eſt aimer le remede qu'on tire du poiſon, ſans aimer le poiſon.

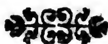
Parler ainſi, c'eſt parler comme tous les Saints, & dans toute l'exactitude du dogme Catholique.

XVIII. FAUX.

Il faut ſe conformer à toutes les volontez de Dieu, & à ſes permiſſions comme à ſes

autres volontez. Il faut donc permettre en nous le peché quand nous croyons que Dieu le va permettre. Il faut aimer nôtre peché quoique contraire à Dieu à cause de son abjection qui purifie nôtre amour, & qui nous ôte toute prétention & tout merite pour la recompense. Enfin l'attrait ou inspiration de la grace, exige des ames pour les rendre plus desinteressées sur la recompense eternelle, qu'elles violent la Loy écrite.

Parler ainsi, c'est enseigner l'apostasie, & mettre l'abomination de la desolation dans le lieu le plus saint; ce n'est pas la voix de l'Agneau, mais celle du dragon.



ARTICLE XIX. VRAY.

L'Oraison vocale ſans la mentale, c'eſt à dire, ſans l'attention de l'eſprit & l'affection du cœur, eſt un culte ſuperſtitieux qui n'honore Dieu que des lévres, pendant que le cœur eſt loin de lui. L'Oraiſon vocale n'eſt bonne & meritoire, qu'autant qu'elle eſt dirigée & animée par celle du cœur. Il vaudroit mieux reciter peu de paroles avec beaucoup de recueillement & d'amour, que de longues prieres avec peu ou point de recueillement, quand elles ne ſont point de precepte. Prier ſans attention & ſans amour, c'eſt prier comme les Payens, qui s'imaginoient d'être exau-

cez à cause de la multitude de leurs paroles. On ne prie qu'autant qu'on desire, & on ne desire qu'autant qu'on aime au moins d'un amour interessé. Il faut neanmoins respecter & conseiller l'Oraison vocale, parce qu'elle est propre à reveiller les pensées & les affections qu'elle exprime, qu'elle a été enseignée par le Fils de Dieu aux Apôtres mêmes, & qu'elle a été pratiquée par toute l'Eglise dans tous les siecles. Il y auroit de l'impieté à mépriser ce sacrifice de loüanges, ce fruit des lévres qui confessent le nom du Seigneur. L'Oraison vocale peut bien gêner pour un temps les ames contemplatives qui sont encore dans les commencemens imparfaits de leur contemplation,

parce que leur contemplation eſt plus ſenſible & affectueuſe que pure & tranquille. Elle peut encore être à charge aux ames qui ſont dans les dernieres épreuves, parce que tout les trouble en cet état. Mais il ne faut jamais leur donner pour regle, d'abandonner ſans permiſſion de l'Egliſe & ſans une veritable impuiſſance reconnuë par les Superieurs, aucune priere vocale qui ſoit d'obligation. L'Oraiſon vocale priſe avec ſimplicité & ſans ſcrupule lorſqu'elle eſt de precepte, peut bien gêner une ame par rapport aux choſes que nous venons de marquer: mais elle n'eſt jamais contraire à la plus haute contemplation. L'experience fait même voir que les ames les plus émi-

nentes, au milieu de leurs plus sublimes communications, font avec Dieu des colloques familiers, & qu'elles lisent ou recitent à haute voix & dans une espece de transport, certaines paroles enflammées des Apôtres & des Prophetes.

Parler ainsi, c'est expliquer la saine doctrine dans les termes les plus corrects.

XIX. FAUX.

L'Oraison vocale n'est qu'une pratique grossiere & imparfaite des commençans. Elle est entierement inutile aux ames contemplatives. Elles sont dispensées par l'eminence de leur état de la recitation des prieres vocales qui leur sont commandées par l'Eglise, par-

ce que leur contemplation contient éminemment tout ce que les differentes parties de l'Office Divin renferment de plus édifiant.

Parler ainsi, c'est mépriser la lecture des Livres sacrez : c'est oublier que Jesus Christ nous a enseigné une Oraison vocale qui contient la perfection de la contemplation la plus haute : c'est ignorer que la pure contemplation n'est jamais perpetuelle en cette vie, & que dans ses intervalles on peut & on doit reciter fidellement l'Office qui est de precepte, & qui par lui même est si propre à nourrir dans les ames l'esprit de contemplation.

ARTICLE XX. VRAI.

LA lecture ne doit ſe faire ni par curioſité, ni par le deſir de juger de ſon état ou de ſe décider ſoi même ſur ſes lectures, ni par un certain gouſt de ce qu'on appelle eſprit & des choſes élevées. Il ne faut lire les livres les plus ſaints & même l'Ecriture, qu'avec dépendance des Paſteurs, ou des Directeurs qui tiennent leurs places. C'eſt à eux à juger ſi chaque fidelle eſt aſſez préparé, ſi ſon cœur eſt aſſez purifié & aſſez docile pour chaque lecture differente. Ils doivent diſcerner l'aliment proportionné à chacun de nous. Rien ne cauſe tant d'illuſion

d'illuſion dans la vie interieure que le choix indiſcret des livres. Il vaut mieux lire peu & faire de longues interruptions de recueillement pour laiſſer l'amour imprimer en nous plus profondément les veritez Chrétiennes. Quand le recueillement nous fait tomber le livre des mains, il n'y a qu'à le laiſſer tomber ſans ſcrupule. On le reprendra aſſez dans la ſuite, & il reviendra à ſon tour pour renouveller le recueillement.

L'amour, quand il enſeigne par ſon onction, ſurpaſſe tous les raiſonnemens que nous pourrions faire ſur les livres. La plus puiſſante de toutes les perſuaſions eſt celle de l'amour. Il faut neanmoins reprendre le livre qui eſt au dehors, quand

le livre interieur cesse d'être ouvert. Autrement l'esprit vuide tomberoit dans une oraison vague & imaginaire, qui seroit une réelle & pernicieuse oisiveté. On negligeroit la propre instruction sur les veritez necessaires. On abandonneroit la parole de Dieu. On ne poseroit jamais les fondemens solides de la connoissance exacte de la Loi de Dieu, & des mysteres revelés.

Parler ainsi, c'est parler suivant la tradition & l'experience des saintes ames.

XX. FAUX.

La lecture, même des livres les plus saints, est inutile à ceux que Dieu enseigne entierement & immediatement par

lui même. Il n'est pas necessaire que ces personnes ayent posé le fondement de l'instruction commune. Elles n'ont qu'à attendre toute lumiere de verité de leur oraison. Pour les lectures, quand on est porté à en faire, on peut choisir sans consulter ses Superieurs les livres qui traitent des états les plus avancez. On peut lire les livres qui sont ou censurez ou suspects aux Pasteurs.

Parler ainsi, c'est aneantir l'instruction chrétienne qui est l'aliment de la foi. C'est substituer à la pure parole de Dieu une inspiration interieure qui est fanatique. D'un autre côté, c'est permettre aux ames de s'empoisonner elles mêmes par des lectures contagieuses, ou du moins disproportionnées

à leurs vrais besoins : c'est leur enseigner la dissimulation & la desobeïssance.

ARTICLE XXI. VRAY.

IL faut distinguer la Meditation de la Contemplation. La Meditation consiste dans des actes discursifs qui sont faciles à distinguer les uns des autres, parce qu'ils sont excitez par une espece de secousse marquée, parce qu'ils sont variez par la diversité des objets ausquels ils s'appliquent, parce qu'ils tirent une conviction sur une verité de la conviction d'une autre verité déja connuë, parce qu'ils tirent une affection de plusieurs motifs methodiquement raf-

ſemblez. Enfin parce qu'ils ſont faits & réïterez avec une reflexion qui laiſſe aprés elle des traces diſtinctes dans le cerveau. Cette compoſition d'actes diſcurſifs & reflèchis eſt propre à l'exercice de l'amour intereſſé, parce que cet amour imparfait qui ne chaſſe point la crainte a beſoin de deux choſes. L'une eſt de rappeller ſouvent tous les motifs intereſſez de crainte & d'eſperance. L'autre eſt, de s'aſſurer de ſon operation par des actes bien marquez & bien reflechis. Ainſi la Meditation diſcurſive eſt l'exercice convenable à cet amour mélangé d'intereſt. L'amour craintif & intereſſé ne pourroit jamais ſe contenter de faire dans l'oraiſon des actes ſimples, ſans

aucune varieté de motifs interessez. Il ne pourroit jamais se contenter de faire des actes dont il ne se rendroit à lui même par reflexion aucun témoignage. Au contraire, la Contemplation est selon les Theologiens les plus celebres, & selon les Saints contemplatifs les plus experimentez, l'exercice de l'amour parfait. Elle consiste dans des actes si simples, si directs, si paisibles, si uniformes, qu'ils n'ont rien de marqué par où l'ame puisse les distinguer. C'est l'oraison parfaite de laquelle parloit saint Antoine, & qui n'est pas apperçuë par le Solitaire même qui la fait. La contemplation est également autorisée par les anciens Peres, par les Docteurs de l'Ecole, & par les

ſaints Myſtiques. Elle eſt nommée un regard ſimple & amoureux, pour la diſtinguer de la Meditation qui eſt pleine d'actes methodiques & diſcurſifs. Quand l'habitude de la Foi eſt grande, quand elle eſt perfectionnée par le pur amour, l'ame qui n'aime plus Dieu que pour luy ſeul, n'a plus beſoin de chercher ni de raſſembler des motifs intereſſez ſur chaque vertu pour ſon propre intereſt. Le raiſonnement au lieu de l'aider l'embarraſſe & la fatigue. Elle ne veut qu'aimer. Elle trouve le motif de toutes les vertus dans l'amour. Il n'y a plus pour elle qu'un ſeul neceſſaire. C'eſt dans cette pure contemplation qu'on peut dire ce que dit ſaint François de Sales: *Il faut que l'a-*

Amour de Dieu. L. 9. c. 21. *mour ſoit bien puiſſant, puiſqu'il ſe ſoûtient lui ſeul ſans être appuyé d'aucun plaiſir, ni d'aucune prétention.*

La Meditation affective & diſcurſive, quoique moins parfaite que la pure & directe contemplation, eſt neanmoins un exercice tres agreable à Dieu & tres neceſſaire à la plûpart des bonnes ames. Elle eſt le fondement ordinaire de la vie interieure, & l'exercice de l'amour pour tous les Juſtes qui ne ſont point encore dans le parfait deſintereſſement.

Elle a fait dans tous les tems un grand nombre de Saints. Il y auroit une temerité ſcandaleuſe à en detourner les ames ſous pretexte de les introduire dans la Contemplation.

Il

Il y a même ſouvent dans la Meditation la plus diſcurſive & encore plus dans l'Oraiſon affectueuſe, certains actes paiſibles & directs qui ſont un mélange de contemplation imparfaite.

Parler ainſi, c'eſt parler ſuivant l'eſprit de la tradition, & ſuivant les maximes des Saints les plus éloignez de toute nouveauté, & de toute illuſion.

XXI. FAUX.

La Meditation n'eſt qu'une étude ſeiche & ſterile : ſes actes diſcurſifs & reflechis ne ſont qu'un travail vain, & qui fatigue l'ame ſans la nourrir : ſes motifs intereſſez ne produiſent qu'un exercice d'amour propre. Jamais on n'avance

par cette voye. Il faut se hâter d'en dégoûter les bonnes ames, pour les faire passer dans la contemplation où les actes ne sont plus de saison.

Parler ainsi, c'est dégoûter les ames du don de Dieu : c'est tourner en mépris les fondemens de la vie interieure : c'est vouloir ôter ce que Dieu donne, & vouloir que l'on compte temerairement sur ce qu'il ne lui plaît pas de donner : c'est arracher l'enfant de la mammelle avant qu'il puisse digerer l'aliment solide.

ARTICLE XXII. VRAI.

UNE ame peut quitter la meditation discursive & entrer dans la contemplation,

lors qu'elle a les trois marques ſuivantes. 1°. Qu'elle ne tire plus de la Meditation la nourriture interieure qu'elle en tiroit auparavant, & qu'au contraire elle n'y fait plus que ſe diſtraire, ſe deſſeicher, & languir contre ſon attrait. 2°. Qu'elle ne trouve de facilité, d'occupation & de nourriture interieure, que dans une ſimple preſence de Dieu purement amoureuſe, qui la renouvelle pour toutes les vertus de ſon état. 3°. Qu'elle n'a ni goût ni pente que pour le recueillement; en ſorte que ſon Directeur qui l'éprouve la trouve humble, ſincere, docile, détachée du monde entier & d'elle même. Une ame peut par obeïſſance, avec ces trois marques de vocation, en-

trer dans l'Oraiſon contemplative ſans tenter Dieu.

Parler ainſi, c'eſt ſuivre les anciens Peres, tels que ſaint Clement d'Alexandrie, ſaint Gregoire de Nazianze, ſaint Auguſtin, S. Gregoire Pape, Caſſien, & tous les Aſcetes; ſaint Bernard, ſaint Thomas, & toute l'Ecole. C'eſt parler comme les plus ſaints Myſtiques, qui ont eſté le plus oppoſez à l'illuſion.

XXII. FAUX.

On peut introduire une ame dans la Contemplation, ſans attendre ces trois marques. Il ſuffit que la Contemplation ſoit plus parfaite que la Meditation, pour devoir préferer l'une à l'autre. C'eſt amu-

ſer les ames, & les faire languir dans une Methode infructueuſe, que de ne les mettre pas d'abord dans la liberté du pur amour.

Parler ainſi, c'eſt renverſer la diſcipline de l'Egliſe : c'eſt mépriſer la Spiritualité des ſaints Peres : c'eſt démentir toutes les maximes des plus ſaints Myſtiques : c'eſt précipiter les ames dans l'erreur.

ARTICLE XXIII. VRAI.

LA Meditation diſcurſive ne convient pas aux ames que Dieu attire actuellement à la contemplation par les trois marques ci deſſus rapportées, & qni ne rentreroient dans les actes diſcurſifs que par ſcrupule &

pour rechercher leur propre interest, contre l'attrait actuel de leur grace.

Parler ainsi, c'est parler comme le bien heureux Jean de la Croix, qui dans ces circonstances précises seulement appelle la Meditation *un moyen bas, & un moyen de bouë.* C'est parler comme tous les Mystiques canonisés ou approuvés par toute l'Eglise aprés l'examen le plus rigoureux. C'est même se conformer évidemment aux principes d'une exacte Theologie.

Vive flamme d'amour. Cant. 3.

XXIII. FAUX.

Dés qu'on a commencé à contempler, il ne faut plus revenir jamais à la Meditation : ce seroit reculer & dé-

cheoir. Il vaut mieux s'exposer à toutes sortes de tentations & à l'oisiveté interieure, que de reprendre les actes discursifs.

Parler ainsi, c'est ignorer que le passage de la Meditation à la Contemplation est celui de l'amour interessé au pur amour ; que ce passage est d'ordinaire long, imperceptible, & mélangé de ces deux états ; comme les nüances de couleurs sont un passage insensible d'une couleur à une autre où elles se mêlent toutes deux. C'est contredire tous les bons Mystiques, qui disent avec le Pere Baltazar Alvarez, qu'il faut prendre la rame de la Meditation, quand le vent de la Contemplation n'enfle plus les voiles. C'est priver souvent les ames du seul aliment que Dieu leur laisse.

ARTICLE XXIV. VRAI.

Il y a un état de Contemplation si haute & si parfaite qu'il devient habituel, ensorte que toutes les fois qu'une ame se met en actuelle oraison, son oraison est contemplative & non discursive. Alors elle n'a plus besoin de revenir à la meditation, ni à ses actes methodiques. Si neanmoins il arrivoit contre le cours ordinaire de la grace, & contre l'experience commune des Saints, que cette Contemplation habituelle vînt à cesser absolument ; il faudroit toûjours à son deffaut substituer les actes de la meditation discursive, parce que l'ame chrétienne ne doit jamais demeurer réellement dans le vuide & dans l'oisiveté. Il faut mê-

me ſuppoſer qu'une ame qui décheoiroit d'une ſi haute contemplation, n'en décheoiroit que par quelque infidelité ſecrette. Car les dons de Dieu ſont de ſa part ſans repentir. Il n'abandonne que ceux dont il eſt abandonné, & il ne diminuë ſes graces, que pour ceux qui diminuent leur cooperation. Il faudroit ſeulement perſuader à cette ame que ce n'eſt point Dieu qui lui manque, mais que c'eſt elle qui doit avoir manqué à Dieu. Une ame de ce degré pourroit auſſi être remiſe dans la Meditation par l'ordre d'un Directeur qui voudroit l'éprouver : mais alors elle devroit ſuivant la regle de la ſainte indifference & celle de l'obéïſſance, être auſſi contente de mediter comme les commençants que de con-

templer comme les Cherubins.

Parler ainsi, c'est suivre l'esprit de l'Eglise, & prevenir tous les dangers d'illusion. C'est parler comme les plus grands Saints, dont l'Eglise a pour ainsi dire canonisé les Livres avec les personnes.

XXIV. FAUX.

Il vaut mieux demeurer dans une absoluë inaction, que de reprendre le moins parfait pour le plus parfait. L'état habituel de Contemplation est tellement invariable, qu'on ne doit jamais supposer qu'on en puisse décheoir par une infidelité secrete.

Parler ainsi, c'est inspirer aux hommes une assurance témeraire. C'est jetter les ames dans un danger manifeste d'égarement.

ARTICLE XXV. VRAI.

IL y a en cette vie un état habituel, mais non entierement invariable, où les ames les plus parfaites font toutes leurs actions deliberées en presence de Dieu & pour l'amour de lui, suivant les paroles de l'Apôtre : *Que toutes vos actions se fassent en charité* ; & encore : *Soit que vous mangiez, soit que vous beuviez, ou que vous fassiez autre chose, agissez pour la gloire de Dieu.* Ce rapport de toutes nos actions deliberées à nôtre fin unique, est l'oraison perpetuelle recommandée par Jesus Christ, quand il veut *que nôtre Oraison soit sans défaillance* ; & par saint Paul,

quand il dit ; *priez ſans intermiſſion.* Mais on ne doit jamais confondre cette Oraiſon avec la Contemplation pure & directe, ou priſe, comme parle ſaint Thomas, dans les actes les plus parfaits. L'Oraiſon qui conſiſte dans le rapport à Dieu de toutes nos actions deliberées, peut eſtre perpetuelle en un ſens, c'eſt à dire qu'elle peut durer autant que nos actes deliberés. En ce cas elle n'eſt interrompuë que par le ſommeil, & les autres défaillances de la nature qui font ceſſer tout acte libre & meritoire. Mais la Contemplation pure & directe n'a pas même cette eſpece de perpetuité : parce qu'elle eſt ſouvent interrompuë par les actes des vertus diſtinctes qui ſont ne-

cessaires à tous les Chrétiens, & qui ne sont point des actes de pure & directe Contemplation.

Parler ainsi, c'est lever toute équivoque dans une matiere où il est si dangereux d'en faire : c'est empêcher les Mystiques mal instruits des dogmes de la Foi, de representer leur état comme s'ils n'étoient plus dans le pelerinage de cette vie. Enfin c'est parler comme Cassien, qui dit dans sa premiere Conference, *que la pure Contemplation n'est jamais absolument perpetuelle en cette vie.*

XXV. FAUX.

La Contemplation pure & directe est absolument perpetuelle en certaines ames. Le

ſommeil même ne l'interrompt pas. Elle conſiſte dans un acte ſimple & unique qui eſt permanent, qui n'a jamais beſoin d'être reïteré, & qui ſubſiſte toûjours par lui même, à moins qu'il ne ſoit revoqué par quelque acte contraire.

Parler ainſi, c'eſt nier le pelerinage de cette vie, les défaillances naturelles de l'ame, & l'état du ſommeil où les actes ne ſont plus ni libres ni meritoires. C'eſt en même tems diſpenſer une ame contemplative des actes diſtincts des vertus neceſſaires dans ſon état, leſquels ne ſont point des actes de pure & directe Contemplation. Enfin, c'eſt ignorer que tout acte de l'entendement ou de la volonté eſt eſſentiellement paſſager : que pour aimer

Dieu pendant dix momens, il faut faire dix actes successifs d'amour, dont l'un n'est point l'autre; dont l'un pourroit ne suivre jamais l'autre; dont l'un est tellement passé, qu'il n'en reste rien, quand l'autre qui n'estoit point commence à être. Enfin c'est parler d'une maniere aussi extravagante suivant les premiers principes de la Philosophie, que monstrueuse suivant les regles de la Religion.

ARTICLE XXVI. VRAI.

PEndant les intervales qui interrompent la pure & directe Contemplation, une ame tres parfaite peut exercer les vertus distinctes dans tous ses actes déliberez, avec la mê-

me paix & la même pureté ou deſintereſſement d'amour, dont elle contemple pendant que l'attrait de la Contemplation eſt actuel. Le même exercice d'amour, qui ſe nomme Contemplation ou quietude quand il demeure dans ſa generalité & qu'il n'eſt appliqué à aucune fonction particuliere, devient chaque vertu diſtincte, ſuivant qu'il eſt appliqué aux occaſions particulieres : car c'eſt l'objet, comme parle ſaint Thomas, qui ſpecifie toutes les vertus. Mais l'amour pur & paiſible demeure toûjours le même quant au motif ou à la fin, dans toutes ces differentes ſpecifications.

Parler ainſi, c'eſt parler comme l'école la plus exacte & la plus precautionnée.

XXVI

XXVI. FAUX.

La Contemplation pure & directe est ſans aucune interruption, en ſorte qu'elle ne laiſſe aucun intervalle à l'exercice des vertus diſtinctes qui ſont neceſſaires à chaque état. Tous les actes deliberez de la vie du contemplatif regardent les choſes divines, qui ſont l'objet précis de la pure Contemplation; & cet état ne ſouffre du côté des objets auſquels l'amour eſt appliqué, aucune diſtinction ou ſpecification des vertus.

Parler ainſi, c'eſt aneantir toutes les vertus les plus interieures: c'eſt contredire non ſeulement toute la Tradition des ſaints Docteurs, mais en-

core les Myſtiques les plus experimentez ; c'eſt contredire ſaint Bernard, ſainte Thereſe, & le bien heureux Jean de la Croix, qui bornent ſur leurs experiences particulieres la pure Contemplation à une demie heure, pour faire entendre qu'on doit toûjours ſuppoſer qu'elle a des bornes.

ARTICLE XXVII. VRAI.

LA Contemplation pure & directe eſt negative, en ce qu'elle ne s'occupe volontairement d'aucune image ſenſible, d'aucune idée diſtincte, & nominable, comme parle ſaint Denis ; c'eſt à dire, d'aucune idée limitée & particuliere ſur la divinité : mais qu'elle paſſe

au dessus de tout ce qui est sensible & distinct, c'est à dire comprehensible & limité, pour ne s'arrester qu'à l'idée purement intellectuelle & abstraite de l'être qui est sans bornes & sans restriction. Cette idée quoique tres differente de tout ce qui peut être imaginé ou compris, est neanmoins tres réelle & tres positive. La simplicité de cette idée purement immaterielle & qui n'a point passé par les sens ni par l'imagination, n'empêche pas que la Contemplation ne puisse avoir pour objets distincts tous les attributs de Dieu ; car l'essence sans les attributs ne seroit plus l'essence même & l'idée de l'Etre infiniment parfait renferme essentiellement dans sa simplicité les perfec-

tions infinies de cet Etre. Cette ſimplicité n'empêche pas que l'ame contemplative ne contemple encore diſtinctement les trois Perſonnes divines, parce qu'une idée ſi ſimple qu'elle puiſſe être peut neanmoins repreſenter divers objets réellement diſtinguez les uns des autres. Enfin, cette ſimplicité n'exclut point la vuë diſtincte de l'humanité de Jeſus Chriſt & de tous ſes Myſteres, parce que la pure Contemplation admet d'autres idées avec celle de la divinité. Elle admet tous les objets que la pure foi nous peut preſenter. Elle n'exclut ſur les choſes divines que les images ſenſibles, & les operations diſcurſives. Quoique les actes qui vont directement & immedia-

tement à Dieu ſeul ſoient plus parfaits, ſi on les prend du côté de l'objet & dans une rigueur Philoſophique ; ils ſont neanmoins auſſi parfaits du côté du principe, c'eſt à dire auſſi purs & auſſi meritoires, quand ils ont pour objets les objets que Dieu preſente, & dont on ne s'occupe que par l'impreſſion de ſa grace. En cet état une ame ne conſidere plus les Myſteres de Jeſus Chriſt par un travail methodique & ſenſible de l'imagination pour s'en imprimer des traces dans le cerveau, & pour s'en attendrir avec conſolation. Elle ne s'en occupe plus par une operation diſcurſive & par un raiſonnement ſuivi, pour tirer des concluſions de chaque Myſtere.

Mais elle voit d'une vûë simple & amoureuse tous ces divers objets, comme certifiez & rendus presens par la pure foy. Ainsi l'ame peut exercer dans la plus haute Contemplation les actes de la foy la plus explicite. La Contemplation des Bienheureux dans le Ciel étant purement intellectuelle, a pour objets distincts tous ces Mysteres de l'Humanité du Sauveur, dont ils chantent les graces & les victoires. A plus forte raison la Contemplation tres imparfaite du pelerinage de cette vie ne peut jamais être alterée par la vûë distincte de tous ces objets.

Parler ainsi, c'est parler comme toute la tradition, & comme tous les bons Mystiques ont voulu parler.

XXVII. FAUX.

La Contemplation pure exclut toute image, c'est-à-dire, toute idée même purement intellectuelle. L'ame contemplative n'admet aucune idée réelle & positive de Dieu qui le distingue des autres êtres. Elle ne doit voir ni les attributs divins qui le distinguent de toutes les creatures, ni les trois Personnes Divines, de peur d'alterer la simplicité de son regard. Elle doit encore moins s'occuper de l'humanité de Jesus Christ, puis qu'elle n'est pas la Nature Divine; ni de ses Mysteres, parce qu'ils multiplieroient trop la Contemplation. Les ames de cet état n'ont plus besoin de penser à

Jesus Christ, qui n'est que la voye pour arriver à Dieu son Pere, parce qu'elles sont déja arrivées au terme.

Parler ainsi, c'est ignorer ce que tous les bons Mystiques même ont voulu dire de la plus pure Contemplation. C'est aneantir la Foy sans laquelle la Contemplation même est aneantie. C'est faire une Contemplation chimerique qui n'a aucun objet réel, & qui ne peut plus distinguer Dieu du neant. C'est aneantir le Christianisme sous prétexte de le purifier. C'est faire une espece de Deïsme qui retombe un moment aprés dans une espece d'Atheïsme, où toute idée réelle de Dieu comme distingué de ses creatures est rejettée. Enfin c'est avancer deux

impietés

impietez. La premiere eſt de ſuppoſer qu'il y a ſur la terre quelque contemplatif qui n'eſt plus voyageur, & qui n'a plus beſoin de la voye, parce qu'il eſt arrivé au terme. La ſeconde eſt d'ignorer que Jeſus Chriſt qui eſt la voye, n'eſt pas moins la verité & la vie; qu'il eſt autant le conſommateur que l'auteur de nôtre ſalut; qu'enfin les Anges mêmes dans leur plus ſublime Contemplation, ont deſiré de voir ſes Myſteres, & que les Bienheuheureux chantent ſans ceſſe le Cantique de l'Agneau en ſa preſence.



ART. XXVIII. VRAY.

LEs Ames contemplatives sont privées de la vûë distincte, sensible & reflechie de Jesus Christ en deux temps differens : mais elles ne sont jamais privées pour toûjours en cette vie de la vûë simple & distincte de Jesus Christ. Premierement dans la ferveur naissante de leur Contemplation, cet exercice est encore tres imparfait, il ne represente Dieu que d'une maniere confuse. L'ame comme absorbée par son goût sensible pour le recueillement, ne peut encore être occupée de vûës distinctes. Ces vûës distinctes lui feroient une espece de distrac-

tion dans sa foiblesse, & la rejetteroient dans le raisonnement de la Meditation d'où elle est à peine sortie. Cette impuissance de voir distinctement Jesus Christ n'est pas la perfection, mais au contraire l'imperfection de cet exercice, parce qu'il est alors plus sensible que pur. Secondement une ame perd de vûë Jesus Christ dans les dernieres épreuves, parce qu'alors Dieu ôte à l'ame la possession & la connoissance reflechie de tout ce qui est bon en elle, pour la purifier de tout interest propre. En cet état de trouble & d'obscurcissement involontaire, l'ame ne perd pas plus de vûë Jesus Christ que Dieu. Mais toutes ces pertes ne sont qu'apparentes & passageres ;

aprés quoi Jesus Christ n'est pas moins rendu à l'ame que Dieu même. Hors ces deux cas l'ame la plus élevée peut dans l'actuelle Contemplation être occupée de Jesus Christ rendu present par la foy ; & dans les intervalles où la pure Contemplation cesse, elle est encore occupée de Jesus Christ. On trouvera dans la pratique que les ames les plus éminentes dans la Contemplation, sont celles qui sont les plus occupées de lui. Elles lui parlent à toute heure comme l'épouse à l'époux. Souvent elles ne voient plus que lui seul en elles. Elles portent successivement des impressions profondes de tous ses Mysteres & de tous les états de sa vie mortelle. Il est vrai qu'il devient

quelque chose de si intime dans leur cœur, qu'elles s'accoûtument à le regarder moins comme un objet étranger & exterieur, que comme le principe interieur de leur vie.

Parler ainsi, c'est reprimer la plus damnable de toutes les erreurs. C'est expliquer nettement les experiences & les expressions des Saints dont les ames livrées à l'illusion pourroient abuser.

XXVIII. FAUX.

Les Ames contemplatives n'ont plus besoin de voir distinctement l'Humanité de Jesus Christ qui n'est que la voie, parce qu'elles sont arrivées au terme. La chair de Jesus Christ n'est plus un objet digne d'el-

les, & elles ne le connoissent plus selon la chair, même renduë presente par la pure foy. Elles ne sont non plus occupées de lui hors de l'actuelle Contemplation, que dans la pure Contemplation même. Dieu qu'elles possedent dans sa suprême simplicité leur suffit. Elles ne doivent s'occuper ni des Personnes divines, ni des attributs de la Divinité.

Parler ainsi, c'est ôter la pierre angulaire: c'est arracher aux Fidelles la vie eternelle, qui ne consiste qu'à connoître le seul Dieu veritable & Jesus Christ son Fils qu'il a envoyé. C'est être l'Antechrist qui rejette le Verbe fait chair. C'est meriter l'anatheme que l'Apôtre prononce contre tous ceux qui n'aimeront pas le Seigneur Jesus.

ARTICLE XXIX. VRAY.

ON peut dire que la Contemplation passive est infuse, en ce qu'elle previent les ames avec une douceur & une paix encore plus grande, que les autres graces ne previennent le commun des Justes. C'est une grace encore plus gratuite que toutes les autres qui sont données pour meriter, parce qu'elle opere dans les ames le plus pur & le plus parfait amour. Mais la Contemplation passive n'est ni purement infuse, puis qu'elle est libre & meritoire, ni purement gratuite, puis que l'ame y correspond à la grace : Elle n'est point miraculeuse, puis

qu'elle ne consiste suivant le témoignage de tous les Saints que dans une connoissance amoureuse, & que la grace sans miracle suffit pour la foi la plus vive, & pour l'amour le plus épuré. Enfin cette Contemplation ne peut être miraculeuse, puis qu'on la suppose dans un état de pure & obscure foi, où le fidelle n'est conduit par aucune autre lumiere que par celle de la simple revelation, & de l'autorité de l'Eglise commune à tous les Justes. Il est vrai que plusieurs Mystiques ont supposé que cette Contemplation étoit miraculeuse, parce qu'on y contemple une verité qui n'a point passé par les sens & par l'imagination. Il est vrai aussi que ces Mystiques ont reconnu un

fonds de l'ame qui operoït dans cette Contemplation ſans aucune operation diſtincte des puiſſances. Mais ces deux choſes ne ſont venuës que de la Philoſophie de l'école, dont ces Myſtiques étoient prevenus. Tout ce grand myſtere s'évanouït, dés qu'on ſuppoſe avec ſaint Auguſtin que nous avons ſans miracle des idées intellectuelles qui n'ont point paſſé par les ſens, & quand on ſuppoſe d'un autre côté que le fonds de l'ame n'eſt point réellement diſtingué de ſes puiſſances. Alors toute la Contemplation paſſive ſe reduit à quelque choſe de tres ſimple, & qui n'a rien de miraculeux. C'eſt un tiſſu d'actes de foi & d'amour ſi ſimples, ſi directs, ſi paiſibles, & ſi uniformes,

qu'ils ne paroiſſent plus faire qu'un ſeul acte, ou même qu'ils ne paroiſſent plus faire aucun acte, mais un repos de pure union. C'eſt ce qui fait que ſaint François de Sales ne veut pas qu'on l'appelle union, de peur d'exprimer un mouvement ou action pour s'unir, mais une ſimple & pure unité. Delà vient que les uns, comme ſaint François d'Aſſiſe dans ſon grand Cantique, ont dit qu'ils ne pouvoient plus faire d'actes; & que d'autres comme Gregoire Lopez ont dit qu'ils faiſoient un acte continuel pendant toute leur vie. Les uns & les autres par des expreſſions qui ſemblent opposées veulent dire la même choſe. Ils ne font plus d'actes empreſſez & marquez par une

secousse inquiette. Ils font des actes si paisibles & si uniformes, que ces actes quoique tres réels, tres successifs, & même interrompus leur paroissent ou un seul acte sans interruption, ou un repos continuel. Delà vient qu'on a nommé cette Contemplation Oraison de silence ou de quietude. Delà vient enfin qu'on l'a appellé passive. A Dieu ne plaise qu'on la nomme jamais ainsi pour en exclure l'action réelle, positive, & meritoire du libre arbitre, ni les actes réels & successifs qu'il faut reïterer à chaque moment. Elle n'est appellée passive, que pour exclure l'activité ou empressement interessé des ames, lors qu'elles veulent encore s'agiter pour sentir & pour voir leur opera-

tion qui ſeroit moins marquée ſi elle étoit plus ſimple & plus unie. La Contemplation paſſive n'eſt que la pure Contemplation : L'active eſt celle qui eſt encore meſlée d'actes empreſſez & diſcurſifs. Ainſi quand la Contemplation a encore un mélange d'empreſſement intereſſé qu'on nomme activité, elle eſt encore active. Quand elle n'a plus aucun reſte de cette activité, elle eſt entierement paſſive, c'eſt à dire paiſible & deſintereſſée dans ſes actes. Enfin plus l'ame eſt paſſive à l'égard de Dieu, plus elle eſt agiſſante à l'égard de ce qu'elle doit faire ; c'eſt à dire que plus elle eſt ſouple à l'impulſion divine, plus ſon mouvement eſt efficace quoique ſans ſecouſſes ni agitation.

Car il eſt toûjours egalement vrai que plus l'ame reçoit de Dieu, plus elle doit lui rendre ce qu'elle en a receu. C'eſt ce flux & reflux qui fait tout l'ordre de la grace & toute la fidelité de la creature.

Parler ainſi, c'eſt aller au devant de toutes les illuſions, c'eſt expliquer à fonds la Contemplation paſſive qu'on ne peut nier ſans une inſigne temerité, & qu'on ne pourroit étendre plus loin ſans un danger extrême. C'eſt demeſler tout ce que les Saints ont dit dans des termes que la ſubtilité de quelques Theologiens a un peu obſcurci.

XXIX. FAUX.

La Contemplation paſſive

est purement passive, en sorte que le libre arbitre n'y coopere plus à la grace par aucun acte réel & passager. Elle est purement infuse, purement gratuite, & sans merite de la part de l'ame. Elle est miraculeuse, & elle tire pendant qu'elle dure une ame de l'état de pure & obscure Foi. Elle est un saisissement ou ravissement surnaturel qui previent l'ame. Elle est une inspiration extraordinaire qui met une ame hors des regles communes. Elle est une absoluë ligature ou évacuation des puissances, ensorte que l'entendement & la volonté sont alors dans une absoluë impuissance de rien operer, ce qui est sans doute une suspension miraculeuse & extatique.

Parler ainſi, c'eſt renverſer le ſyſteme de pure Foi, qui eſt celui de tous les bons Myſtiques, & ſur tout du bien heureux Jean de la Croix. C'eſt confondre la Contemplation paſſive qui eſt libre & meritoire avec des graces purement gratuites qui n'ont rien de commun, & que les Saints nous avertiſſent qui ne doivent jamais nous occuper volontairement. C'eſt contredire tous les Auteurs, qui mettent cette contemplation dans un regard libre, amoureux, & meritoire; & par conſequent dans des actes réels mais ſimples de ces deux puiſſances. C'eſt contredire ſainte Thereſe même, qui aſſure que dans la ſeptiéme demeure l'ame n'a plus aucun de ces raviſſemens qui ſuſpendent

contre l'ordre de la nature les operations de l'entendement & de la volonté. C'eſt contredire tous les grands Spirituels, qui ont dit que ces ſuſpenſions des operations naturelles loin d'être un état parfait ſont au contraire un ſigne que la nature n'eſt pas encore aſſez purifiée, & que de tels effets ceſſent à meſure que l'ame eſt plus purifiée & plus familiariſée avec Dieu dans l'état de pure foi. C'eſt confondre la peine qu'auroit une ame pure à faire des actes inquiets & réflechis pour ſon intereſt propre contre l'attrait actuel de la grace, avec une impuiſſance abſoluë de faire des actes par un effort même naturel. Une mépriſe en cette matiere peut être dans les uns une ſource inépuiſable d'illuſion,

d'illusion, ou dans les autres un sujet de scandale tres-mal-fondé.

ARTICLE XXX. VRAI.

L'Etat passif dont tous les saints Mystiques ont tant parlé, n'est passif que comme la Contemplation est passive, c'est à dire qu'il exclut non les actes paisibles & desinteressez, mais seulement l'activité, ou les actes inquiets & empressez pour nôtre interest propre. L'état passif est celui où une ame n'aimant plus Dieu d'un amour mélangé fait tous ses actes deliberez d'une volonté pleine & efficace, mais tranquille & desinteressée. Tantost elle fait les actes simples & indistincts qu'on

nomme Quietude ou Contemplation : tantoſt elle fait les actes diſtincts des vertus convenables à ſon état. Mais elle fait les uns & les autres d'une maniere également paſſive, c'eſt à dire paiſible & deſintereſſée. Cet état eſt habituel, mais il n'eſt pas entierement invariable. Car outre que l'ame en peut décheoir abſolument, deplus elle y commet des fautes venielles. Cet état paſſif ne ſuppoſe aucune inſpiration extraordinaire. Il ne renferme qu'une paix & une ſoupleſſe infinie de l'ame pour ſe laiſſer mouvoir à toutes les impreſſions de la grace. Une plume bien ſeiche & bien legere, comme dit Caſſien, eſt emportée ſans reſiſtance par le moindre ſouffle de vent, & ce

souffle la pousse en tous sens avec promptitude ; au lieu que si elle étoit mouillée & appesantie, son propre poids la rendroit moins mobile & moins facile à enlever. L'ame dans l'amour interessé qui est le moins parfait, a encore un reste de crainte interessée qui la rend moins legere, moins souple & moins mobile, quand le souffle de l'esprit interieur la pousse. L'eau qui est agitée ne peut être claire ni recevoir l'image des objets voisins : mais une eau tranquille devient comme la glace pure d'un miroir. Elle reçoit sans alteration toutes les images des divers objets, & elle n'en garde aucune. L'ame pure & paisible est de même. Dieu y imprime son image & celle de

tous les objets qu'il veut y imprimer. Tout s'imprime, tout s'efface. Cette ame n'a aucune forme propre, & elle a également toutes celles que la grace lui donne. Il ne lui reste rien, & tout s'efface comme dans l'eau dés que Dieu veut faire des impressions nouvelles. Il n'y a que le pur amour qui donne cette paix & cette docilité parfaite. Cet état passif n'est point une contemplation toûjours actuelle. La Contemplation qui ne dure que des tems bornez fait seulement partie de cet état habituel. L'amour desinteressé ne doit pas être moins desinteressé, ni par consequent moins paisible dans les actes distincts des vertus que dans les actes indistincts de la pure Contemplation.

Parler ainſi, c'eſt lever toute équivoque, & admettre un état qui n'eſt que l'exercice du pur amour ſi autoriſé par toute la Tradition.

XXX. FAUX.

L'état paſſif conſiſte dans une Contemplation paſſive qui eſt perpetuelle, & cette Contemplation paſſive eſt une eſpece d'extaſe continuelle ou ligature miraculeuſe des puiſſances qui les met dans une impuiſſance réelle d'operer librement.

Parler ainſi, c'eſt confondre l'état paſſif avec la Contemplation paſſive, & c'eſt encore avoir de la Contemplation paſſive une tres fauſſe idée. C'eſt ſuppoſer un état

d'extase miraculeuse & perpetuelle qui exclut toute voye de Foi, toute liberté, tout merite & tout demerite, enfin qui est incompatible avec le pelerinage de cette vie. C'est ignorer les experiences des Saints & confondre toutes leurs idées.

ARTICLE XXXI. VRAY.

Il y a dans l'état passif une simplicité & une enfance marquée par les Saints; mais les enfans de Dieu qui sont simples à l'égard du bien sont toûjours prudents contre le mal. Ils sont sinceres, ingenus, tranquilles, & sans desseins. Il ne rejettent point la sagesse, mais seulement la proprie-

té de la ſageſſe. Ils ſe deſaproprient de leur ſageſſe comme de toutes leurs autres vertus. Ils uſent avec fidelité en chaque moment de toute la lumiere naturelle de la raiſon & de toute la lumiere surnaturelle de la grace actuelle pour ſe conduire ſelon la Loi écrite, & ſelon les veritables bienſeances. Une ame en cet état n'eſt ſage ni par une recherche empreſſée de la ſageſſe, ni par un retour intereſſé ſur ſoi pour s'aſſurer qu'elle eſt ſage & pour jouïr de ſa ſageſſe en tant que propre. Mais ſans ſonger à être ſage en ſoi, elle l'eſt en Dieu, en n'admettant volontairement aucun des mouvements précipitez & irreguliers des paſſions, ou de l'humeur, ou de

l'amour propre, & en usant toûjours sans proprieté de la lumiere tant naturelle que surnaturelle du moment present. Ce moment present a une certaine étenduë morale où l'on doit renfermer toutes les choses qui ont un rapport naturel & prochain à l'affaire dont il est actuellement question. Ainsi à chaque jour suffit son mal, & l'ame laisse le jour de demain prendre soin de lui même, parce que ce jour de demain qui n'est pas encore à elle portera avec lui s'il vient sa grace & sa lumiere qui est le pain quotidien. De telles ames meritent & s'attirent un soin special de la Providence, dans le soin de laquelle elles vivent sans prévoyance éloignée & inquiette comme

comme de petits enfans dans le ſein de leur mere. Elles ne ſe poſſedent point comme les Sages qui ſont ſages en eux mêmes malgré la défenſe de l'Apoſtre. Mais elles ſe laiſſent poſſeder, inſtruire, & mouvoir en toute occaſion par la grace actuelle qui leur communique l'eſprit de Dieu. Ces ames ne croyent point être extraordinairement inſpirées. Elles croyent au contraire qu'elles peuvent ſe tromper, & elles ne l'évitent qu'en ne jugeant preſque jamais de rien. Elles ſe laiſſent corriger & n'ont ni ſens ni volonté propre. Tels ſont les enfans que Jeſus Chriſt veut qu'on laiſſe approcher de lui. Ils ont dans la ſimplicité de la Colombe toute la prudence du Serpent,

mais une prudence empruntée qu'ils ne s'approprient non plus que je m'approprie les rayons du Soleil quand je marche à sa lumiere. Tels sont les pauvres d'esprit que Jesus Christ a declaré bien heureux, & qui se détachent de leurs talents propres comme tous les chrestiens doivent se détacher de leurs biens temporels. Tels sont les petits ausquels Dieu revele avec complaisance ses Mysteres, pendant qu'il les cache aux Sages & aux prudents.

Parler ainsi, c'est parler suivant l'esprit de l'Evangile & de toute la tradition.

XXXI. FAUX.

La raison est une fausse lu-

miere. Il faut agir ſans la conſulter, fouler aux pieds les bienſeances, ſuivre ſans heſitation tous ſes premiers mouvemens & les ſuppoſer divins. Il faut retrancher non ſeulement les reflexions inquietes, mais encore toutes les reflexions; non ſeulement les prévoyances empreſſées & éloignées, mais encore toutes les prévoyances. Ce n'eſt pas aſſez de n'être point ſage en ſoi même: Il faut s'abandonner juſqu'à ne veiller plus ſur ſoi d'une vigilance ſimple & paiſible, & juſqu'à ne laiſſer point tomber les mouvemens precipitez de la nature pour ne recevoir que ceux de la grace.

Parler ainſi, c'eſt croire que la raiſon qui eſt le premier des dons de Dieu dans l'ordre de

la nature eſt un mal, & par conſequent renouveller l'erreur folle & impie des Manichéens. C'eſt vouloir changer la perfection en un Fanatiſme continuel. C'eſt vouloir qu'on tente Dieu dans tous les momens de la vie.

ARTICLE XXXII. VRAI.

IL y a dans l'état paſſif une liberté des enfans de Dieu qui n'a aucun rapport au libertinage effrené des enfans du ſiecle. Ces ames ſimples ne ſont plus gênées par les ſcrupules des ames qui craignent & qui eſperent pour leur intereſt propre. L'amour pur leur donne une familiarité reſpectueuſe avec Dieu, comme une épouſe en a avec ſon époux,

Elles ont une paix & une joye pleine d'innocence. Elles prennent avec ſimplicité & ſans heſitation les ſoulagemens d'eſprit & de corps qui leur ſont veritablement neceſſaires, comme elles les conſeilleroient à leur prochain. Elles parlent d'elles mêmes ſans en juger poſitivement, mais par pure obéïſſance & pour le vrai beſoin ſuivant que les choſes leur paroiſſent dans le moment même. Elles en parlent alors ſimplement en bien ou en mal comme elles parleroient d'autruy, ſans aucun attachement ni à ce qui leur paroît, ni à la bonne opinion que leurs paroles les plus ſimples & les plus modeſtes pourroient donner d'elles, & reconnoiſſant toûjours avec une humble joye

que s'il y a quelque bien en elles, il ne vient que de Dieu.

Parler ainsi, c'est rapporter les experiences des Saints sans blesser la regle des mœurs evangeliques.

XXXII. FAUX.

La liberté des ames passives est fondée sur une innocence de desappropriation qui rend pur pour elles tout ce qu'elles ont inclination de faire, quoiqu'il fût irregulier & inexcusable en d'autres. Elles n'ont plus de loi, parce que la loi n'est pas établie pour le juste, pourvû qu'il ne s'approprie rien, & qu'il ne fasse rien pour soi même.

Parler ainsi, c'est oublier qu'il est dit que si la loi écrite

n'eſt point pour le Juſte, c'eſt parce qu'une loi interieure d'amour previent toûjours le precepte exterieur, & que le grand commandement de l'amour contient tous les autres. C'eſt tourner le Chriſtianiſme en abomination, & faire blaſphemer le nom de Dieu aux Gentils. C'eſt livrer les ames à un eſprit de menſonge & de vertige.

ART. XXXIII. VRAI.

IL y a dans l'état paſſif une réünion de toutes les vertus dans l'amour qui n'exclut jamais l'exercice diſtinct de chaque vertu. C'eſt la charité, comme dit ſaint Thomas aprés ſaint Auguſtin, qui eſt la for-

me ou le principe de toutes les vertus. Ce qui les distingue ou les specifie, c'est l'objet particulier auquel l'amour s'applique. L'amour qui s'abstient des plaisirs impurs est la chasteté, & ce même amour quand il souffre des maux prend le nom de patience. Cet amour sans sortir de sa simplicité devient tour à tour toutes les vertus differentes : mais il n'en veut aucune en tant que vertu, c'est à dire en tant que force, grandeur, beauté, regularité, perfection. *L'ame desinteressée n'aime plus*, comme saint François de Sales l'a

12. Entret. de la simplicité.

remarqué, *les vertus, ni parce qu'elles sont belles & pures, ni parce qu'elles sont dignes d'être aimées, ni parce qu'elles embellissent & perfectionnent ceux qui*

les pratiquent, ni parce qu'elles sont meritoires, ni parce qu'elles preparent la recompense éternelle, mais seulement parce qu'elles sont la volonté de Dieu. L'ame desinteressée, comme ce grand Saint disoit de la Mere de Chantal, *ne se lave pas de ses fautes pour être pure, & ne se pare pas des vertus pour être belle, mais pour plaire à son époux, auquel si la laideur eut été aussi agreable, elle l'eut autant aimé que la beauté.* Alors on exerce toutes les vertus distinctes sans penser qu'elles sont vertus, on ne pense en chaque moment qu'à faire ce que Dieu veut, & l'amour jaloux fait tout ensemble qu'on ne veut plus être vertueux, & qu'on ne l'est jamais tant que quand on n'est plus attaché à

Vie de Madame de Chantal p. 240.

l'être. On peut dire en ce sens que l'ame passive & desinteressée ne veut plus même l'amour en tant qu'il est sa perfection & son bonheur, mais seulement en tant qu'il est ce que Dieu veut de nous. Delà vient que saint Francois de Sales dit que *nous revenons en nous mémes aimant l'amour au lieu d'aimer le bien aimé.* Ailleurs ce Saint dit que *le desir du salut est bon, mais qu'il est encore plus parfait de ne rien desirer.* Il veut dire qu'il ne faut pas même desirer l amour de Dieu en tant qu il est nôtre bien. Enfin pour donner à cette verité toute la précision necessaire, ce Saint dit *qu'il faut tâcher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté,*

Amour de Dieu, l. 9. ch. 9.

& non le plaiſir qu'il y a en la beauté de ſon amour. Cette diſtinction paroîtra ſubtile à ceux que l'onction n'a point encore enſeignez : mais elle eſt appuyée ſur une tradition de tous les Saints depuis l'origine du Chriſtianiſme, & on ne peut la mépriſer, ſans mépriſer les Saints qui ont mis la perfection dans cette jalouſie ſi delicate de l'amour.

Parler ainſi, c'eſt repeter ce que les ſaints Myſtiques ont dit aprés Saint Clement & aprés les Aſcetes ſur la ceſſation des vertus, & qui a grand beſoin d'être expliqué avec une precaution infinie.

XXXIII. FAUX.

Dans l'état paſſif l'exercice

distinct des vertus n'est plus de saison, parce que le pur amour qui les contient toutes eminemment dans sa quietude dispense absolument les ames de leur exercice.

Parler ainsi, c'est contredire l'Evangile : c'est mettre la pierre de scandale dans la voye des enfans de l'Eglise : c'est leur donner le nom de vivans pendant qu'ils sont morts.

ART. XXXIV. VRAI.

LA mort spirituelle dont tant de saints Mystiques ont parlé aprés l'Apôtre (qui dit aux Fidelles, *vous étes morts*) n'est que l'entiere purification ou desinteressement de l'amour ; ensorte que les

inquietudes & les empressemens qui viennent d'un motif interessé n'affoiblissent pas l'operation de la grace, & que la grace agit d'une maniere entierement libre. La resurrection spirituelle n'est que l'état habituel du pur amour, auquel on parvient d'ordinaire aprés les épreuves destinées à le purifier.

Parler ainsi, c'est parler comme tous les plus saints & les plus precautionnez Mystiques.

XXXIV. FAUX.

La mort spirituelle est une extinction entiere du vieil homme & des dernieres étincelles de la concupiscence. Alors on n'a plus besoin de resister même d'une resistance

paiſible & deſintereſſée à ſes mouvemens naturels, ni de cooperer à aucune grace medicinale de Jeſus Chriſt. La reſurrection ſpirituelle eſt l'entiere conſommation de l'homme nouveau dans l'âge & dans la plenitude de l'homme parfait comme au Ciel.

Parler ainſi, c'eſt tomber dans une hereſie & dans une impieté qui renverſe toutes les mœurs chreſtiennes.

ARTICLE XXXV. VRAI.

L'ETAT de Transformation dont tant de Saints anciens & nouveaux ont ſi ſouvent parlé, n'eſt que l'état le plus paſſif, c'eſt à dire le plus exempt de toute activité

ou inquietude interessée. L'ame paisible & également souple à toutes les impulsions les plus delicates de la grace, est comme un globe sur un plan qui n'a plus de situation propre & naturelle. Il va également en tout sens, & la plus insensible impulsion suffit pour le mouvoir. En cet état une ame n'a plus qu'un seul amour, & elle ne sçait plus qu'aimer. L'amour est sa vie, il est comme son être & comme sa substance, parce qu'il est le seul principe de toutes ses affections. Comme cette ame ne se donne aucun mouvement empressé, elle ne fait plus de contretems dans la main de Dieu qui la pousse : ainsi elle ne sent plus qu'un seul mouvement, sçavoir celui qui lui

eſt imprimé, de même qu'une perſonne pouſſée par une autre ne ſent plus que cette impulſion, quand elle ne la déconcerte point par une agitation à contre tems. Alors l'ame dit avec ſimplicité aprés ſaint Paul : *Je vis, mais ce n'eſt pas moi, c'eſt Jeſus Chriſt qui vit en moi. Jeſus Chriſt ſe manifeſte dans ſa chair mortelle*, comme l'Apôtre veut qu'il ſe manifeſte en nous tous. Alors l'image de Dieu obſcurcie & preſque effacée en nous par le peché, s'y retrace, & y renouvelle une reſſemblance qu'on a nommé Transformation. Alors ſi cette ame parle d'elle par ſimple conſcience, elle dit comme ſainte Catherine de Genes: *Je ne trouve plus de moi ; il n'y a plus d'autre moi que Dieu.*
Si

Si au contraire elle se cherche par reflexion, elle se hait elle même entant qu'elle est quelque chose hors de Dieu ; c'est à dire qu'elle condamne le *moi* entant qu'il est separé de la pure impression de l'esprit de grace, comme la même Sainte le faisoit avec horreur. Cet état n'est ni fixe ni invariable. Il est vrai seulement qu'on ne doit pas croire que l'ame en déchoie sans aucune infidelité, parce que les dons de Dieu sont sans repentir, & que les ames fidelles à leur grace n'en souffriront point de diminution. Mais enfin la moindre hesitation ou la plus subtile complaisance peuvent rendre une ame indigne d'une grace si éminente.

Parler ainsi, c'est admettre

des termes consacrez par l'Ecriture & par la Tradition. C'est suivre divers anciens Peres qui ont dit que l'ame pure étoit transformée & deifiée. C'est expliquer les expressions des Saints les plus autorisez. C'est conserver dans son integrité le dogme de la Foy.

XXXV. FAUX.

La Transformation est une deïfication de l'ame réelle & par nature, ou une union hypostatique, ou une conformité à Dieu qui est inalterable, & qui dispense l'ame de veiller sur le *moi*, sous prétexte qu'il n'y a plus en elle d'autre *moi* que Dieu.

Parler ainsi, c'est proferer des blaphemes horribles : c'est

vouloir transformer Satan en Ange de lumiere.

ART. XXXVI. VRAI.

LEs Ames transformées n'ont d'ordinaire plus besoin de certains arrangemens soit pour les temps soit pour les lieux, ni de formules expresses, ni de pratiques recherchées methodiquement pour leurs exercices interieurs. La grande habitude de leur union familiere avec Dieu leur donne une facilité & une simplicité d'union amoureuse qui est incomprehensible aux ames d'un état inférieur, & cet exemple seroit tres pernicieux pour toutes ces autres ames moins avancées qui ont encore

besoin de pratiques reglées pour se soûtenir. Les ames transformées doivent toûjours, quoique sans regle gênante, produire avec simplicité tantôt les actes indistincts de la Quietude ou pure Contemplation, tantost les actes distincts, mais paisibles & desinteressez de toutes les vertus convenables à leur état.

Parler ainsi, c'est expliquer correctement les expressions des bons Mystiques.

XXXVI. FAUX.

Les Ames transformées n'ont plus besoin d'exercer les vertus dans les cas précis de precepte ou de conseil. Hors de ces tems elles peuvent être dans un vuide absolu & une

inaction interieure. Elles n'ont qu'à suivre sans attention leurs goûts, leurs inclinations, leur pente, leurs premiers mouvemens naturels. La concupiscence est éteinte en elles, ou bien elle y est dans une suspension si insensible, qu'on ne doit plus croire qu'elle puisse se réveiller jamais tout à coup.

Parler ainsi, c'est induire les ames dans la tentation : c'est les remplir d'un orgueil funeste : c'est enseigner la doctrine des demons : c'est oublier que la concupiscence est toûjours ou agissante, ou rallentie, ou suspenduë, mais prête à se reveiller soudainement dans nôtre corps qui est celui du peché.

ART. XXXVII. VRAI.

LEs Ames les plus tranſformées ont toûjours le libre arbitre pour pouvoir pecher, comme le premier Ange & le premier homme. Elles ont de plus le fonds de la concupiſcence, quoique les effets ſenſibles puiſſent en être ſuſpendus ou rallentis par la grace medicinale. Ces ames peuvent pecher mortellement & s'égarer d'une maniere terrible. Elles commettent même des pechez veniels pour leſquels elles diſent chaque jour unanimement avec toute l'Egliſe : *Remettez nous nos offenſes, &c.* La moindre heſitation dans la Foi, ou le moindre re-

tour intereſſé ſur elles mêmes pourroient faire tarir leur grace. Elles doivent à la jalouſie du pur amour d'éviter les plus legeres fautes, comme le commun des Juſtes évite les grands pechez. Leur vigilance quoique ſimple & paiſible, doit être d'autant plus penetrante que le pur amour dans ſa jalouſie eſt bien plus clair voïant que l'amour intereſſé avec toutes ſes inquietudes. Ces ames ne doivent jamais ni ſe juger elles mêmes ni s'excuſer, ſi ce n'eſt par obeïſſance & pour lever quelque ſcandale, ni ſe juſtifier en elles mêmes par un témoignage déliberé & réflechi, quoique le fond intime de leur conſcience ne leur reproche rien. Elles doivent ſe laiſſer juger par leurs Supe-

rieurs, & leur obeïr aveuglément en tout.

Parler ainſi, c'eſt parler ſuivant les vrais principes de tous les plus ſaints Myſtiques, & ſans bleſſer la Tradition.

XXXVII. FAUX.

Les Ames transformées ne ſont plus libres pour pecher : elles n'ont plus de concupiſcence : tout eſt en elles mouvement de grace & inſpiration extraordinaire. Elles ne peuvent plus prier avec l'Egliſe en diſant chaque jour : *Remettez nous nos offenſes, &c.*

Parler ainſi, c'eſt tomber dans l'erreur des faux Gnoſtiques renouvellée par les Beguards condamnez au Concile de Vienne, & par les Illuminez

nez d'Andalousie dans le siecle passé.

ART. XXXVIII. VRAI.

LES Ames transformées peuvent utilement, & elles doivent même dans la discipline presente, confesser leurs fautes venielles qu'elles apperçoivent. En se confessant elles doivent detester leurs fautes, se condamner, & desirer la remission de leurs pechez, non comme leur propre purification & délivrance, mais comme chose que Dieu veut & qu'il veut que nous voulions pour sa gloire. Quoiqu'une ame desinteressée ne se lave plus de ses fautes pour être pure, comme nous l'avons vû dans saint

François de Sales, & qu'elle aimât autant la laideur que la beauté si elle étoit aussi agreable à l'époux, elle sçait neanmoins que la pureté & la beauté sont ce que l'époux veut. Ainsi elle aime uniquement pour son bon plaisir la pureté & la beauté, & elle rejette avec horreur la laideur qu'il rejette. Quand une ame est veritablement & actuellement dans le pur amour, on ne doit pas craindre que dans l'actuelle confession de son peché, elle ne soit dans l'actuelle condamnation de ce qu'elle a commis contre le bien aimé, & par consequent dans la plus formelle, la plus pure & la plus efficace contrition, quoiqu'elle n'en produise pas toujours des actes sensibles avec une formu-

le expresse & reflechie. Si les fautes venielles sont effacées en un instant par la simple recitation de l'Oraison Dominicale, comme saint Augustin nous l'assure pour le commun des Justes imparfaits, à plus forte raison elles sont effacées de même dans les ames transformées par l'exercice du plus pur amour. Il est vrai qu'on n'est pas obligé de rendre les Confessions toûjours également frequentes, lors que le Directeur éclairé a sujet de craindre qu'elles jettent dans le scrupule, ou qu'elles se tournent en pure habitude, ou qu'elles deviennent une décharge de cœur, & un soulagement pour l'amour propre plus contristé de ne se voir point entierement parfait, que

fidelle à vouloir ſe faire violence pour ſe corriger ; ou parce que ces frequentes Confeſſions troublent trop certaines ames & les occupent trop de leur état dans quelques peines paſſageres ; ou parce qu'elles ne voient en elles aucune faute volontaire commiſe depuis la derniere Confeſſion, qui paroiſſe au Confeſſeur une matiere ſuffiſante d'abſolution Sacramentelle, aprés qu'elles ſe ſont miſes à ſes pieds pour ſe ſoûmettre ingenûment à la puiſſance & au jugement de l'Egliſe.

Parler ainſi, c'eſt parler un langage conforme aux experiences des Saints, & aux beſoins de pluſieurs ames, ſans bleſſer les principes de la Tradition.

XXXVIII. FAUX.

La Confeſſion eſt un remede qui ne convient qu'aux ames imparfaites, & auquel les ames avancées ne doivent avoir recours que pour la forme & de peur de ſcandaliſer le public ; ou bien elles ne commettent jamais des fautes qui meritent l'abſolution ; ou bien elles ne doivent point être vigilantes de la vigilance paiſible & deſintereſſée de l'amour pur & jaloux pour appercevoir tout ce qui peut contriſter le ſaint Eſprit en elles ; ou bien elles ne ſont plus obligées à la contrition, qui n'eſt autre choſe que l'amour jaloux qui hait d'une parfaite haine tout ce qui eſt con-

traire au bon plaisir du bien aimé; ou bien elles croiroient commettre une infidelité contre le desinteressement de l'amour & contre le parfait abandon, si elles demandoient de cœur en même tems que de bouche la remission de leurs pechez que Dieu veut neanmoins qu'elles desirent.

Parler ainsi, c'est aneantir pour ces ames le veritable exercice du pur amour du souverain bien qui doit être en cette occasion l'actuelle condamnation du souverain mal; c'est éloigner les ames des Sacrements & de la Discipline de l'Eglise par une presomption temeraire & scandaleuse. C'est leur inspirer l'orgueil des Pharisiens: C'est du moins leur apprendre à se confesser sans

vigilance, ſans attention, ſans ſincerité de cœur, lorſqu'elles demandent de bouche la remiſſion de leurs fautes : C'eſt introduire dans l'Egliſe une hypocriſie qui rend l'illuſion incurable.

ART. XXXIX. VRAI.

LEs ames dans le premier attrait ſenſible qui les fait paſſer à la Contemplation ont quelquefois une Oraiſon qui paroît diſproportionnée avec quelques defauts groſſiers qui leur reſtent encore, & cette diſproportion fait juger à quelques Directeurs qui n'ont pas aſſez d'experience, que leur Oraiſon eſt fauſſe & pleine d'illuſion, comme ſainte The-

reſe aſſure que cela lui eſt ar-
rivé. Les ames exercées par
les épreuves extraordinaires y
montrent quelquefois pour des
occaſions paſſageres un eſprit
irregulier affoibli par l'excez
de la peine, & une patience
preſque épuiſée, comme Job
parut imparfait & impatient
aux yeux de ſes amis. Dieu
laiſſe ſouvent aux ames mê-
me qu'on nomme transfor-
mées, malgré la pureté de leur
amour, certaines imperfec-
tions qui ſont plus de l'infir-
mité du naturel que de la vo-
lonté, & qui ſont ſuivant la
penſée de ſaint Gregoire Pa-
pe, le contrepoids de leur
Contemplation, comme l'ai-
guillon de la chair étoit dans
l'Apoſtre l'Ange de Satan
pour l'empêcher de s'enor-

gueillir de la grandeur de ses revelations. Enfin ces imperfections qui ne sont aucun violement de la Loi, sont laissées dans une ame, afin qu'on y voye des marques du grand ouvrage que la Grace a eu besoin de faire en elle. Ces infirmitez servent à la rabaisser à ses propres yeux, & à tenir les dons de Dieu sous un voile d'infirmité qui exerce la Foi de cette ame & des Justes qui la connoissent. Quelquefois même elles servent à lui attirer du mépris & des croix, ou pour la rendre plus docile à ses Superieurs, ou pour lui ôter la consolation d'être approuvée & assurée dans sa voye, comme cela est arrivé à sainte Therese avec des peines incroyables ; enfin pour

cacher le ſecret de l'Epoux & de l'Epouſe aux Sages & aux prudents du ſiecle.

Parler ainſi, c'eſt parler conformément aux experiences des Saints ſans bleſſer la regle Evangelique, parce que les Directeurs qui ont l'experience & l'eſprit de grace ne laiſſeront pas de pouvoir juger de l'arbre par les fruits, qui ſont la ſincerité, la docilité, & le détachement de l'ame dans les occaſions principales. De plus il y aura toûjours d'autres ſignes que l'Onction de l'Eſprit de Dieu donnera ſuffiſamment pour ſe faire ſentir, ſi on examine patiemment de prés l'état de chaque ame.

XXXIX. FAUX.

On peut regarder une ame comme contemplative, & même comme transformée, quoiqu'on la trouve pendant des tems considerables negligente sur son instruction des principes de la Religion, inappliquée à ses devoirs, dissipée, sensible, & immortifiée, toûjours preste à s'excuser sur ses défauts, indocile, hautaine, ou artificieuse.

Parler ainsi, c'est autoriser dans l'état le plus parfait les plus dangereuses imperfections : c'est couvrir du nom d'états extraordinaires les defauts les plus incompatibles avec une veritable pieté : c'est approuver les illusions les plus

grossieres : c'est renverser les regles par lesquelles on peut éprouver les esprits pour sçavoir s'ils viennent de Dieu : C'est appeller le mal bien, & encourir la malediction de l'Ecriture.

ARTICLE XL. VRAY.

L'Ame transformée est unie à Dieu sans milieu en trois manieres. 1°. En ce qu'elle aime Dieu pour lui seul sans aucun milieu de motif interessé. 2°. Qu'elle le contemple sans image sensible ni operation discursive. 3°. Qu'elle accomplit ses preceptes & ses conseils sans un certain arrangement de formules pour s'en rendre un témoignage interessé.

Parler ainſi, c'eſt dire ce que les ſaints Myſtiques ont voulu dire quand ils ont exclus de cet état les pratiques de vertu, & c'eſt une explication qui ne bleſſe en rien la Tradition univerſelle.

XL. FAUX.

L'ame transformée eſt unie à Dieu ſans aucun milieu ni du voile de la Foi, ni de l'infirmité de la chair malade depuis la chûte d'Adam, ni de la grace medicinale de Jeſus-Chriſt toûjours neceſſaire, ni de la Mediation de Jeſus Chriſt, parlequel ſeul on peut en tout état aller au Pere.

Parler ainſi, c'eſt renouveller l'Hereſie des Beguards condamnez au Concile de Vienne.

ARTICLE XLI. VRAI.

LEs nopces ſpirituelles uniſſent immediatement l'Epouſe à l'Epoux d'eſſence à eſſence, ou de ſubſtance à ſubſtance, c'eſt à dire de volonté à volonté par cet amour tout pur que nous avons expliqué tant de fois. Alors Dieu & l'ame ne ſont plus qu'un même eſprit, comme l'Epoux & l'Epouſe dans le mariage ne ſont plus qu'une même chair. Celuy qui adhere à Dieu eſt fait un même eſprit avec lui par une entiere conformité de volonté que la grace opere. L'ame y eſt dans un raſſaſiement & une joye du ſaint Eſprit qui n'eſt qu'un germe de

la beatitude celeſte. Elle eſt dans une pureté entiere, c'eſt à dire ſans aucune ſouillure de peché (excepté les pechez quotidiens que l'exercice de l'amour peut effacer auſſi toſt) & par conſequent elle peut ſans paſſer par le Purgatoire entrer dans le Ciel où il n'entre rien de ſouillé; car la concupiſcence qui demeure toûjours en cette vie n'eſt point incompatible avec cette entiere pureté, puiſqu'elle n'eſt point un peché ni une ſouillure de l'ame. Mais cette ame n'a pas l'integrité originelle, parce qu'elle n'eſt exempte ni des fautes quotidiennes, ni de la concupiſcence, qui ſont incompatibles avec cette integrité.

Parler ainſi, c'eſt parler a-

vec le ſel de la ſageſſe qui doit aſſaiſonner toutes nos paroles.

XLI. FAUX.

L'ame en cet état a l'integrité originelle; elle voit Dieu face à face; elle jouït pleinement de lui comme les bienheureux.

Parler ainſi, c'eſt tomber dans la même hereſie des Beguards.

ARTICLE XLII. VRAY.

L'Union nommée par les Myſtiques eſſentielle ou ſubſtantielle conſiſte dans un amour ſimple, deſintereſſé, qui remplit toutes les affections de toute l'ame, & qui s'exerce

s'exerce par des actes si paisibles & si uniformes qu'ils paroissent comme un seul, quoique ce soit plusieurs actes tres réellement distinguez. Divers Mystiques ont nommé ces actes essentiels ou substantiels, pour les distinguer des actes empressez, inégaux, & faits comme par secousses de l'amour qui est encore mélangé & interessé.

Parler ainsi, c'est expliquer le vrai sens des Mystiques.

XLII. FAUX.

Cette union devient réellement essentielle entre Dieu & l'ame, ensorte que rien ne peut plus ni la rompre ni l'alterer. Cet acte substantiel est permanent & indivisible comme la

ſubſtance de l'ame même.

Parler ainſi, c'eſt enſeigner une extravagance autant contraire à toute Philoſophie, qu'à la Foi, & à la pratique veritable de la Pieté.

ARTICLE XLIII. VRAI.

DIeu qui ſe cache aux grands & aux ſages, ſe revele & ſe communique aux petits & aux ſimples. L'ame transformée eſt l'homme ſpirituel, dont parle Saint Paul, c'eſt à dire l'homme agi & conduit par l'eſprit de grace dans la voye de pure Foi. Cette ame a ſouvent par la grace & par l'experience pour toutes les choſes de ſimple pratique dans les épreuves & dans

l'exercice du pur amour, une lumiere que les Sçavans n'ont pas quand ils ont plus de ſcience & de ſageſſe humaine que d'experience & de pure grace. Elle doit neanmoins ſe ſoumettre de cœur auſſi bien que de bouche non ſeulement à toutes les deciſions de l'Egliſe, mais encore à la conduite des Paſteurs, parce qu'ils ont une grace ſpeciale pour conduire ſans exception toutes les brebis du troupeau.

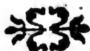
Parler ainſi, c'eſt dire la verité avec certitude.

XLIII. FAUX.

L'ame transformée eſt l'homme ſpirituel de ſaint Paul, enſorte qu'elle peut juger de toutes les veritez de la Religion,

& n'être jugée de personne. Elle est la semence de Dieu qui ne peut pecher. L'onction lui enseigne tout ; ensorte qu'elle n'a besoin d'être instruite par aucune personne, ni de se soumettre à ses Superieurs.

Parler ainsi, c'est abuser des passages de l'Ecriture & les tourner à sa propre perte. C'est ignorer que l'onction qui enseigne tout n'enseigne rien tant que l'obeïssance, & qu'elle ne suggere toute verité de Foi & de pratique, qu'en inspirant l'humble docilité aux Ministres de l'Eglise. En un mot, c'est établir au milieu de l'Eglise une secte damnable d'independants & de fanatiques.



ARTICLE XLIV. VRAI.

LEs Pasteurs & les Saints de tous les tems ont eu une espece d'œconomie & de secret pour ne parler des épreuves rigoureuses & de l'exercice le plus sublime du pur amour qu'aux ames à qui Dieu en donnoit déja l'attrait ou la lumiere. Quoique cette doctrine fût la pure & simple perfection de l'Evangile marquée dans toute la tradition, les anciens Pasteurs ne proposoient d'ordinaire au commun des justes que les pratiques de l'amour interessé proportionnées à leur grace, donnant ainsi le lait aux enfans & le pain aux ames fortes.

Parler ainſi, c'eſt dire ce qui eſt conſtant par ſaint Clement, par Caſſien & pluſieurs autres ſaints Auteurs anciens & nouveaux.

XLIV. FAUX.

Il y a eu parmi les Contemplatifs de tous les ſiecles une tradition ſecrette & inconnuë au corps même de toute l'Egliſe. Cette tradition renfermoit des dogmes cachez au delà des verités de la tradition univerſelle; ou bien ces dogmes étoient contraires à ceux de la Foi commune, & ils exemtoient les ames d'exercer tous les actes de foi explicite & de vertus diſtinctes, qui ne ſont pas moins eſſentielles dans la voye de pur amour,

que dans celle de l'amour intereſſé.

Parler ainſi, c'eſt aneantir la tradition en la multipliant. C'eſt faire une ſecte d'hypocrites cachez dans le ſein de l'Egliſe, ſans qu'elle puiſſe jamais les découvrir ni s'en délivrer. C'eſt renouveller le ſecret impie des Gnoſtiques & des Manichéens. C'eſt ſapper tous les fondemens de la Foy & des mœurs.

ARTICLE XLV. VRAI.

TOutes les voyes interieures les plus éminentes, loin d'être au deſſus d'un état habituel de pur amour, ne ſont que le chemin pour arriver à ce terme de toute per-

fection. Tous les degrez infe-rieurs ne ſont point encore ce veritable état. Le dernier de-gré nommé par les Myſti-ques transformation ou union eſſentielle & ſans milieu, n'eſt que la ſimple réalité de cet amour ſans intereſt propre. Cet état eſt le plus aſſuré quand il eſt veritable, parce qu'il eſt le plus volontaire & le plus meritoire de tous les états de juſtice chrétienne, & parce qu'il eſt celui qui donne tout à Dieu en ne laiſſant rien à la creature. Au contraire quand il eſt faux & imaginaire, c'eſt le comble de l'illuſion. Le voyageur aprés beaucoup de fatigues, de dangers, & de ſouf-frances, en arrivant ſur le ſom-met d'une montagne, y ap-perçoit de loin la ville qui eſt

ſa patrie, & c'eſt le terme de ſon voyage & de toutes ſes peines : d'abord il eſt ſaiſi de joye ; il croit déja être aux portes de cette ville, & qu'il ne lui reſte plus qu'un chemin court & tout uni : mais à meſure qu'il s'avance, il trouve des longueurs & des difficultez qu'il n'avoit pas prevû dans ce premier coup d'œil. Il faut qu'il deſcende par des precipices dans des profondes vallées où il perd de vûë cette ville qu'il croyoit preſque toucher. Il faut qu'il remonte ſouvent en grimpant au travers des rochers eſcarpez. Ce n'eſt que par tant de peines & de dangers qu'il arrive enfin dans cette ville qu'il avoit cru d'abord ſi proche de lui, & à plein pied. Il en eſt de même

de l'amour entierement desinteressé. Le premier coup d'œil le découvre dans une merveilleuse perspective. On croit le tenir. On s'imagine déja y être établi. Du moins on ne voit entre soi & lui qu'un espace court & uni. Mais plus on avance vers lui, plus on éprouve que le chemin en est long & penible. Rien n'est si dangereux que de se flatter de cette belle idée, & de se croire dans la pratique où l'on n'est point: tel qui admet dans la speculation cet amour, fremiroit jusques dans la moëlle des os, si Dieu le mettoit dans les épreuves par lesquelles cet amour se purifie & se realise dans les ames. Enfin il faut bien se garder de croire qu'on en a la réalité aussi tost qu'on en a

la lumiere & l'attrait. Toute ame qui ose presumer par une decision refléchie d'y être parvenuë, montre par sa presomption combien elle en est éloignée. Le tres petit nombre de celles qui y sont, ne sçavent si elles y sont toutes les fois qu'elles refléchissent sur elles mêmes : Elles sont prestes à croire qu'elles n'y sont pas, quand leurs Superieurs le leur declarent : Elles parlent avec desinteressement & sans reflexion d'elles mêmes comme d'autruy, & agissent avec simplicité par pure obeïssance selon le vrai besoin, sans juger ni raisonner jamais volontairement de leur état. Enfin quoiqu'il soit vrai de dire que nul homme ne peut marquer des bornes précises aux operations

de Dieu dans les ames, & qu'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse sonder les profondeurs de cet esprit même; il est neanmoins vrai de dire que nulle perfection interieure ne dispense les Chrétiens des actes réels qui sont essentiels pour l'accomplissement de toute la Loi, & que toute perfection se reduit à cet état habituel d'amour pur & unique qui fait dans ces ames avec une paix desinteressée tout ce que l'amour meslangé fait dans les autres avec quelque reste d'empressement interessé. En un mot il n'y a que l'interest propre qui ne peut & qui ne doit plus se trouver dans l'exercice de l'amour desinteressé; mais tout le reste y est encore plus abondamment que dans

le commun des Juſtes.

Parler avec cette précaution, c'eſt demeurer dans les bornes poſées par nos Peres : c'eſt ſuivre religieuſement la Tradition ; c'eſt rapporter ſans aucun mélange de nouveauté les experiences des Saints, & le langage qu'ils ont tenu en parlant quelquefois d'eux mêmes avec ſimplicité & pure obéïſſance.

XLV. FAUX.

Les Ames transformées peuvent ſe juger & juger les autres ou s'aſſurer de leurs dons interieurs, ſans dépendance des Miniſtres de l'Egliſe ; ou bien diriger ſans caractere ſans vocation extraordinaire & même avec des marques

de vocation extraordinaire, contre l'autorité expresse des Pasteurs.

Parler ainsi, c'est enseigner une nouveauté profane, & attaquer le plus essentiel des Articles de la Foi Catholique, qui est celui de l'entiere subordination des Fideles au corps des Pasteurs, ausquels Jesus Christ a dit : *Qui vous écoute, m'écoute.*

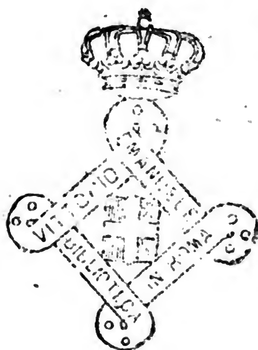
CONCLUSION DE TOUS ces Articles.

La sainte indifference n'est que le desinteressement de l'amour. Les épreuves n'en sont que la purification. L'abandon n'est que son exercice dans les épreuves. La desappropriation des vertus n'est

que le dépoüillement de toute complaiſance, de toute conſolation, & de tout intereſt propre dans l'exercice des vertus par le pur amour. Le retranchement de toute activité n'eſt que le retranchement de toute inquietude & de tout empreſſement intereſſé par le pur amour. La Contemplation n'eſt que l'exercice ſimple de cet amour reduit à un ſeul motif. La Contemplation paſſive n'eſt que la pure Contemplation ſans activité ou empreſſement. L'état paſſif, ſoit dans les tems bornez de Contemplation pure & directe, ſoit dans les intervalles où l'on ne contemple pas, n'exclut ni l'action réelle ni les actes ſucceſſifs de la volonté, ni la diſtinction ſpecifique des vertus par rapport à

leurs objets propres ; mais seulement la simple activité ou inquietude interessée : c'est un exercice paisible de l'Oraison & des vertus par le pur amour. La transformation & l'union la plus essentielle ou immediate n'est que l'habitude de ce pur amour qui fait luy seul toute la vie interieure, & qui devient alors l'unique principe & l'unique motif de tous les actes déliberez & meritoires ; mais cet état habituel n'est jamais ni fixe, ni invariable, ni inamissible : *Verus amor recti*, comme dit saint Leon, *habet in se apostolicas auctoritates & canonicas sanctiones.*

FIN.



FINE